

REVUE SPIRITE

Fondée en 1858
PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en Chef depuis 1870.
P. G. LEYMARIE

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1904 : P.-G. LEYMARIE.

52e ANNÉE. N° 11 1er NOVEMBRE 1909.

DIRECTEUR-GÉRANT : PAUL LEYMARIE

Introduction à une histoire de Jeanne d'Arc au point de vue Spirite [1]

Jamais la mémoire de Jeanne d'Arc n'a été l'objet de controverses aussi ardentes, aussi passionnées que celles qui s'élèvent depuis plusieurs années autour de cette grande figure du passé. Tandis que, d'une part, tout en l'exaltant, on cherche à l'accaparer et à renfermer sa personnalité dans le paradis catholique, d'un autre côté, par une tactique tantôt brutale avec MM. Thalamas et Henri Bérenger, tantôt habile et savante, et servie par un talent

(1) Cet ouvrage paraîtra à la fin de 1909, sous la forme d'un volume in-12 de 450 pages environ.

hors de pair avec M. Anatole France, on s'efforce d'amoindrir son prestige et de réduire sa mission aux proportions d'un fait épisodique.

Où trouverons-nous la vérité sur le rôle de Jeanne dans l'histoire? A notre avis, elle n'est pas plus dans les rêveries mystiques des hommes de foi, que dans les arguments terre à terre des critiques positivistes. Ni les uns ni les autres ne semblent posséder le fil conducteur qui permettra de s'orienter au milieu des faits qui composent la trame de cette existence extraordinaire. Pour pénétrer le mystère de Jeanne d'Arc, il nous paraît nécessaire d'étudier, de pratiquer longuement les sciences psychiques ; il faut avoir sondé les profondeurs de ce monde invisible, de cet océan de vie qui nous enveloppe, dont nous sortons tous à la naissance et où nous replongeons à la mort.

Comment pourraient-ils comprendre Jeanne, ces écrivains dont la pensée ne s'est jamais élevée au-dessus du cercle des contingences terrestres, de l'horizon étroit d'un monde inférieur et matériel, qui n'ont jamais abordé les perspectives de l'Au-delà ?

Depuis cinquante années, tout un ensemble de faits, de manifestations, de découvertes, apportent un jour nouveau sur ces vastes aspects de la vie, pressentis de tout temps, mais sur lesquels nous n'avions jusqu'ici que des données vagues et incertaines. Grâce à une observation attentive, à une expérimentation méthodique des phénomènes psychiques, une science large et puissante se constitue peu à peu.

L'univers nous apparaît comme un réservoir de forces inconnues, d'énergies incalculables. Un infini vertigineux s'ouvre à la pensée, infini de réalités, de formes, de puissances vitales qui échappaient à nos sens, et dont certaines manifestations ont pu être mesurées avec une grande précision, à l'aide d'appareils enregistreurs (1).

La notion du surnaturel s'écroule, mais l'immense nature voit reculer sans cesse les bornes de son domaine, et la possibilité d'une vie organique invisible, plus riche, plus intense que celle des humains, se révèle, régie par des lois imposantes. Et cette vie, dans bien des cas, se mêle à la nôtre et l'influence en bien ou en mal.

La plupart des phénomènes du passé, affirmés au nom de la foi, niés au nom de la raison, peuvent désormais recevoir une explication logique, scientifique. Les faits extraordinaires qui parsèment l'existence de la Vierge d'Orléans, sont de cet ordre. Leur étude, rendue plus facile par la connaissance de phénomènes identiques, observés, classés, enregistrés de nos jours, peut seule nous expliquer la nature et l'intervention des forces qui agissaient en elle, autour d'elle, et orientèrent sa vie vers un noble but.

(1) Voir *Annales des Sciences psychiques*, août, septembre et novembre 1907, février 1908.

* * *

Les historiens du XIX^e^ siècle : Michelet, Wallon, Quicherat, Henri Martin, Siméon Luce, Joseph Fabre, Vallet de Viriville, Lanéry d'Arc, ont été d'accord pour exalter Jeanne, pour voir en elle une héroïne de génie, une sorte de messie national.

C'est seulement au XX^e^ siècle que la note critique se fait entendre. Elle est parfois violente. M. Thalamas, professeur agrégé de l'Université, est-il allé jusqu'à traiter cette héroïne de « ribaude », comme l'en accusent certaines feuilles catholiques? Lui-même s'en défend. Dans son ouvrage : *Jeanne d'Arc ; l'histoire et la légende* (Paclot et C^ie^, éditeurs), il ne sort pas des limites d'une critique honnête et courtoise. Son point de vue est celui des matérialistes : « Ce n'est pas à nous, dit-il (p. 41), qui considérons le génie comme une névrose, de reprocher à Jeanne d'avoir objectivé en des saints les voix de sa propre conscience. »

Toutefois, dans ses conférences à travers la France, il fut généralement plus tranchant. A Tours, le 29 avril 1905, parlant sous les auspices de la Ligue de l'Enseignement, il nous rappelait l'opinion du professeur Robin, de Cempuis, un de ses maîtres, sur Jeanne d'Arc. Elle n'avait jamais existé, croyait-il, et son histoire n'était qu'un mythe. M. Thalamas, un peu contraint peut-être, reconnaît bien la réalité de sa vie, mais il s'attaque aux sources où ses panégyristes ont puisé. Il s'ingénie à rapetisser son rôle, sans s'abaisser à l'injurier. Elle n'aurait rien fait par elle-même ou bien peu de chose. Par exemple, ce sont les Orléanais qui ont eu le mérite de leur délivrance.

Henri Bérenger et d'autres écrivains ont abondé dans le même sens, et l'enseignement officiel lui-même a semblé s'imprégner de leurs vues en une certaine mesure. Dans les manuels des écoles primaires, on a éliminé de l'histoire de Jeanne tout ce qui avait une couleur spiritualiste. Il n'y est plus question de ses voix ; c'est toujours « la voix de sa conscience » qui la guide. La différence est sensible.

Anatole France, dans ses deux volumes, œuvre d'art et d'intelligence, ne va pas aussi loin. Il ne peut s'empêcher de reconnaître la réalité de ses visions et de ses voix. Élève de l'École des Chartes, il est trop documenté pour oser nier l'évidence. Son ouvrage est une reconstitution fidèle de l'époque. La physionomie des villes, des paysages et des hommes du temps y est peinte de main de maître, avec une habileté, une finesse de touche qui rappellent Renan. Pourtant cette lecture nous laisse froids et déçus. Ses jugements sont parfois faussés par l'esprit de parti et, chose plus grave, on sent percer à travers ses pages une ironie subtile et pénétrante, qui n'est plus de l'histoire.

En réalité, le juge impartial doit constater que Jeanne, exaltée par les catholiques, est rabaissée par les libres penseurs bien moins par haine, que par esprit de contradiction et d'opposition envers les premiers. L'héroïne, tiraillée dans les deux sens, devient ainsi une sorte de jouet entre les mains des partis. Il y a excès dans les appréciations des uns et des autres, et la vérité, comme presque toujours, est entre les deux extrêmes.

Le point capital de la question, c'est l'existence de forces occultes que les matérialistes ignorent, de puissances invisibles, non pas surnaturelles et miraculeuses, comme ils le prétendent, mais appartenant à des domaines de la nature qu'ils n'ont pas encore explorés. De là, leur impuissance à comprendre l'œuvre de Jeanne, et les moyens à l'aide desquels il lui fut possible de la réaliser.

Ils n'ont pas su mesurer l'immensité des obstacles qui se dressaient devant l'héroïne. Pauvre enfant de dix-huit ans, fille d'humbles paysans, sans instruction, ne sachant ni A ni B, dit la Chronique, elle a contre elle sa propre famille, l'opinion publique, tout le monde !

Qu'eût-elle fait sans cette inspiration, sans cette vision de l'Au-delà qui la soutenaient ?

Représentez-vous cette fille des champs en présence des grands seigneurs, des grandes dames et des prélats.

A la cour, dans les camps, partout, simple roturière, venue du fond des campagnes, ignorante des choses de la guerre, avec son accent défectueux, elle doit affronter les préjugés de rang et de naissance, l'orgueil de caste, puis, plus tard, les railleries, les brutalités des hommes de guerre habitués à mépriser la femme, et ne pouvant admettre qu'une femme les commande et les dirige. Ajoutez à cela la méfiance des hommes d'église, qui, à cette époque, voient dans tout ce qui est anormal l'intervention du démon ; ils ne lui pardonneront pas d'agir en dehors d'eux, de leur autorité, et ce sera là surtout la cause de sa perte.

Imaginez la curiosité malsaine de tous, et particulièrement des soudards, au milieu desquels, vierge sans tache, il lui faut vivre constamment, endurer les fatigues, les pénibles chevauchées, le poids écrasant d'une armure de fer, coucher sur la dure, sous la tente, les longues nuits du camp, avec les soucis, les préoccupations accablantes de sa tâche ardue.

Pendant sa courte carrière, elle surmontera tous ces obstacles, et, d'un peuple divisé, déchiré par mille factions, démoralisé, exténué par la famine, la peste et toutes les misères d'une guerre qui dure depuis près de cent ans, elle fera une nation victorieuse.

Voilà ce que des écrivains de talent, mais aveugles, affligés d'une cécité psychique et morale qui est la pire des infirmités intellectuelles, ont cherché à expliquer par des moyens purement matériels et terrestres. Pauvres expli-

cations, pauvres arguties boiteuses qui ne résistent pas à l'examen des faits ! Pauvres âmes myopes, âmes de nuit que les lumières de l'Au-delà éblouissent et troublent ! C'est à elles que s'applique la parole d'un penseur : Ce qu'elles savent n'est qu'un néant, et, avec ce qu'elles ignorent, on créerait l'univers !

Il est une chose déplorable : certains critiques de notre temps éprouvent le besoin de rabaisser, d'amoindrir, d'éteindre avec frénésie tout ce qui est grand, tout ce qui s'élève au-dessus de leur incapacité morale. Partout où un foyer brille, où une flamme s'allume, vous les voyez accourir et verser un déluge d'eau glacée sur ce rayon, sur ce flambeau.

Ah ! comme Jeanne, dans son ignorance des choses humaines, mais dans sa profonde vision psychique, leur donne une magnifique leçon par ces paroles qu'elle adressait aux examinateurs de Poitiers, et qui s'appliquent si bien aux sceptiques modernes, aux petits beaux esprits de notre temps :

« Je lis dans un livre où il y a plus de choses que dans les vôtres ! »

Apprenez à y lire aussi, Messieurs les contradicteurs, et à connaître ces problèmes ; ensuite, vous pourrez parler avec un peu plus d'autorité de Jeanne et de son œuvre.

A travers les grandes scènes de l'histoire, il faut voir passer les âmes des nations, des héros.

Si vous savez les aimer, elles viendront à vous, ces âmes, et elles vous inspireront. C'est le secret du génie de l'histoire. C'est ce qui a fait les écrivains puissants, comme Michelet, Henri Martin et d'autres. Ils ont compris le génie des races et des temps, et le souffle de l'Au-delà court dans leurs pages. Les autres, Anatole France, Lavisse et ses collaborateurs, restent secs et froids, malgré leur talent, parce qu'ils ne savent ni ne comprennent la communion éternelle qui féconde l'âme par l'âme. Cette communion reste le secret des grands artistes, des penseurs et des poètes. En dehors d'elle, il n'est pas d'œuvre impérissable.

* * *

Une source abondante d'inspiration découle du monde invisible sur l'humanité. Des liens étroits subsistent entre les hommes et les disparus. Toutes les âmes sont unies par des fils mystérieux, et, dès ici-bas, les plus sensibles vibrent sous le rythme de la vie universelle. Tel fut le cas de notre héroïne.

La critique peut s'attaquer à sa mémoire : ses efforts seront vains. L'existence de la Vierge lorraine, comme celles de tous les grands prédestinés, est burinée sur le granit éternel de l'histoire ; rien n'en saurait affaiblir les traits. Elle est de celles qui montrent avec le plus d'évidence, à travers le

flot tumultueux des événements, la main souveraine qui mène le monde.

Pour saisir le sens de cette vie, pour comprendre la puissance qui la dirige il faut s'élever jusqu'à la loi supérieure, immanente, qui préside à la destinée des nations. Plus haut que les contingences terrestres, au-dessus de la confusion des faits produits par la liberté humaine, il faut voir l'action d'une volonté infaillible qui surmonte la résistance des volontés particulières, des actes individuels, et sait faire aboutir l'œuvre qu'elle poursuit. Au lieu de se perdre dans le chaos des faits, il faut en embrasser l'ensemble, en saisir le lien caché. Alors apparaît la trame, l'enchaînement qui les unit; leur harmonie se révèle, tandis que leurs contradictions s'effacent et se fondent en un vaste plan, et l'on comprend qu'il existe une énergie latente, invisible, qui rayonne sur les êtres et, tout en laissant à chacun une certaine somme d'initiative, les enveloppe et les entraîne tous vers un même but.

C'est dans le juste équilibre de la liberté individuelle et de l'autorité de la loi suprême, que s'expliquent et se concilient les incohérences apparentes de la vie et de l'histoire, tandis que leur sens profond et leur finalité se révèlent à celui qui sait pénétrer la nature intime des choses. En dehors de cette action souveraine, il n'y aurait que désordre et chaos dans la variété infinie des efforts, des élans individuels, en un mot dans toute l'œuvre humaine.

De Domrémy à Reims, cette action est évidente dans l'épopée de la Pucelle. C'est qu'alors la volonté des hommes s'associe dans une large mesure aux fins poursuivies d'en haut. A partir du sacre, l'ingratitude, la méchanceté, les intrigues des courtisans et des clercs, le mauvais vouloir du roi reprennent le dessus. Suivant l'expression de Jeanne, « les hommes se refusent à Dieu ». L'égoïsme, le dérèglement, la rapacité viendront faire obstacle à l'action divine, servie par Jeanne et ses invisibles soutiens. L'œuvre de délivrance deviendra plus incertaine, parsemée de vicissitudes, de reculs et de revers. Elle ne s'en poursuivra pas moins, mais il faudra, pour son accomplissement, un plus grand nombre d'années et de plus pénibles labeurs.

***

C'est, nous l'avons dit, uniquement au point de vue d'une science nouvelle que nous entreprenons ce travail. Nous tenons à le répéter, afin qu'on ne se méprenne pas sur nos intentions. En cherchant à faire un peu de lumière sur la vie de Jeanne d'Arc, nous n'obéissons à aucun mobile intéressé, à aucun préjugé politique ou religieux ; nous nous plaçons aussi loin des anarchistes que des réactionnaires, à égale distance des fanatiques aveugles et des incroyants.

C'est au nom de la vérité, de la beauté morale, c'est aussi par amour pour

la patrie française, que nous chercherons à dégager la noble figure de la vierge inspirée, des ombres qu'on s'efforce d'accumuler autour d'elle.

Sous prétexte d'analyse et de libre critique, il y a, disions-nous, à notre époque, une tendance profondément regrettable à dénigrer ce qui a fait l'admiration des siècles, à altérer, à ternir tout ce qui est exempt de tares et de souillures.

Nous considérons comme un devoir, celui qui incombe à tout homme capable, par la plume ou la parole, d'exercer quelque influence autour de lui, de maintenir, de défendre, de rehausser tout ce qui fait la grandeur de notre pays, tous les nobles exemples qu'il a donnés au monde, toutes les scènes de beauté qui enrichissent son passé et rayonnent sur son histoire.

C'est une mauvaise action, presque un crime, que de chercher à affaiblir le patrimoine moral, la tradition historique d'un peuple. En effet, n'est-ce pas là ce qui fait sa force aux heures difficiles? n'est-ce pas là qu'il puise ses sentiments les plus virils au moment du danger? La tradition d'un peuple, son histoire, c'est la poésie de sa vie, sa consolation dans l'épreuve, son espérance dans l'avenir. C'est par les liens qu'elle crée entre tous, que nous nous sentons vraiment les enfants d'une même mère, les membres d'une patrie commune.

Aussi faut-il rappeler souvent les grandes scènes de notre histoire nationale et les mettre en relief. Elle est pleine de leçons éclatantes, riche d'enseignements puissants, et, en cela, peut-être est-elle supérieure à celle des autres nations. Dès que nous explorons le passé de notre race, partout, dans tous les temps, nous voyons se dresser de grandes ombres, et ces ombres nous parlent, nous exhortent. Du fond des siècles, des voix s'élèvent qui nous rappellent de grands souvenirs, des souvenirs tels, que, s'ils étaient toujours présents à notre esprit, ils suffiraient à inspirer, à éclairer notre vie. Mais le vent du scepticisme passe, l'oubli, l'indifférence se font; les préoccupations de la vie matérielle nous absorbent, et nous finissons par perdre de vue ce qu'il y a de plus grand, de plus éloquent dans les témoignages du passé.

Parmi ces souvenirs, il n'en est pas de plus touchant, de plus glorieux que celui de cette jeune fille extraordinaire qui a illuminé la nuit du moyen âge de son apparition radieuse, et dont Henri Martin a pu dire : « Rien de pareil ne s'est produit dans l'histoire du monde. »

Au nom du passé comme de l'avenir de notre race, au nom de l'œuvre qui lui reste à accomplir, efforçons-nous donc de conserver dans son intégralité tout son héritage moral, et n'hésitons pas à rectifier les faux jugements que certains écrivains ont formulés en des publications récentes. Travaillons à rejeter de l'âme du peuple le poison intellectuel qu'on cherche à y répandre, afin de garder à la France cette beauté et cette force qui la

feront grande encore aux heures de péril, afin de rendre au génie national tout son prestige et son éclat, affaiblis par tant de théories malfaisantes et de sophismes.

***

Il faut reconnaître que dans le monde catholique, mieux que partout ailleurs, on a su rendre à Jeanne de solennels hommages. Dans les milieux croyants, on la loue, on la glorifie, on lui élève des statues, des basiliques. De leur côté, les républicains libres penseurs songeaient naguère à fonder en son honneur une fête annuelle, une fête nationale, qui eût été en même temps celle du patriotisme. Mais, dans un camp comme dans l'autre, on n'a guère réussi à comprendre le véritable caractère de l'héroïne, à saisir le sens de sa vie. Peu d'hommes ont su analyser cette grande figure qui se dresse au-dessus des temps et surpasse les plus hautes conceptions de l'épopée, cette figure qui nous paraît plus imposante, à mesure que nous nous éloignons d'elle.

L'histoire de Jeanne est comme une mine inépuisable d'enseignements, dont on n'a pas mesuré toute l'étendue, dont on n'a pas tiré tout le parti désirable pour l'élévation des intelligences, pour la pénétration des lois supérieures de l'âme et de l'univers.

Il est, dans cette vie, des profondeurs qui peuvent donner le vertige aux esprits mal préparés ; on y rencontre des faits susceptibles de jeter l'incertitude, la confusion, dans la pensée de ceux qui n'ont pas les données nécessaires pour résoudre ce problème grandiose. De là, tant de discussions stériles, tant de polémiques vaines. Mais, pour celui qui a soulevé le voile du monde invisible, la vie de Jeanne s'éclaire, s'illumine. Tout en elle s'explique, se comprend.

Je parle de discussions. Voyez, en effet, parmi ceux qui louent l'héroïne, combien de points de vue divers, combien d'appréciations contradictoires! Les uns cherchent avant tout dans sa mémoire une illustration pour leur parti ; d'autres, par une glorification tardive, songent à dégager certaine institution séculaire des responsabilités qui ont pesé sur elle.

Il en est qui ne veulent voir dans les succès de Jeanne que l'exaltation du sentiment populaire et patriotique.

On peut se demander si, à ces éloges qui montent de tous les points de la France vers la grande inspirée, il ne se mêle pas bien des intentions égoïstes, bien des vues intéressées. On pense à Jeanne, sans doute, on aime Jeanne, mais, en même temps, ne pense-t-on pas trop à soi-même ou à son parti? Ne cherche-t-on pas, dans cette vie auguste, ce qui peut flatter nos sentiments personnels, nos opinions politiques, nos ambitions inavouées? Bien peu d'hommes, je le crains, savent se hausser au-dessus du parti pris,

au-dessus des intérêts de caste ou de classe. Bien peu cherchent à pénétrer le secret de cette existence, et parmi ceux qui l'ont pénétré, aucun, jusqu'ici, sauf en des cas restreints, n'a osé élever la voix et dire ce qu'il savait, ce qu'il voyait et comprenait.

Quant à moi, si mes titres sont modestes pour parler de Jeanne d'Arc, du moins il en est un que je revendique hautement. C'est d'être affranchi de toute préoccupation de parti, de tout souci de plaire ou de déplaire. C'est dans toute la liberté de ma pensée, dans l'indépendance de ma conscience, libre de toute attache, ne cherchant, ne voulant en tout que la vérité, c'est dans cet état d'esprit que j'aborde ce grand sujet, et vais rechercher le mot du mystère qui plane sur cette destinée incomparable.

LÉON DENIS

Apollonius de Tyane (1)

Il n'est peut-être pas d'homme qui, dans la noble phalange des personnalités célèbres de l'antiquité, ait été l'objet de jugements aussi nombreux et surtout aussi contradictoires. Ouvrez tels dictionnaires biographiques réputés véridiques, bien rares seront ceux où vous ne lirez pas qu'Apollonius fut un fanatique, ou tout au moins un enthousiaste égaré, un thaumaturge suspect, un charlatan, un imposteur pour tout dire en un mot...et pis encore' peut-être, s'il faut en croire certains Pères de l'Église qui soutenaient qu'Apollonius usait de magie pour arriver à ses fins, ce qui laisse supposer qu'il « était avec le Démon en fort compromettantes accointances » ainsi que l'insinue jésuitiquement Eusèbe de Césarée. « Menteur et malfaiteur était cet Apollonius », ajoute, sans ambages, Chrysostôme, autrement dit saint Jean Bouche d'or. — L'on appelle parfois l'Histoire « la grande menteuse » on pourrait, parfois aussi, l'appeler « la grande calomniatrice. » Quand elle ne sait pas, elle invente... il est si facile de qualifier d'imposteur, ou de séide de Belzébuth, l'homme dont on ne comprend ni la nature complexe, ni la profonde originalité.

Il est vrai et nous nous hâtons de le dire, qu'à ces accusations acerbes, qu'à ces calomnies gratuites lancées contre le philosophe de Tyane, s'opposent des déclarations toutes contraires qui, en termes dithyrambiques, glorifient ce même homme si violemment incriminé d'autre part. Citons-en quelques-unes.

(1) Les principaux éléments documentaires de cet article et des suivants ont été puisés dans une savante Étude de M. R.-S. Mead, l'un des exégètes les plus érudits (tout à la fois théosophe, orientaliste et occultiste), que possède l'Angleterre.

« Apollonius, dit l'historien Vopiscus, est un Sage dont la renommée et l'autorité s'étendent au loin. C'est un philosophe antique, un véritable ami des dieux, plus encore, car il est une manifestation de la divinité. Ce fut lui qui rendit la vie aux morts et fit tant d'autres choses dépassant les pouvoirs humains. »

« Lisez la vie de cet homme, écrit Sidoine Apollinaire à l'un de ses amis, de cet homme que recherchaient les riches, mais qui jamais ne les rechercha, qui aimait la sagesse et méprisait l'or, frugal au milieu des festins, habillé de toile parmi ceux qui se revêtaient de pourpre, austère au milieu des voluptueux... je le dis ouvertement, nul historien ne trouvera jamais dans l'antiquité un philosophe dont la vie égale en mérite celle d'Apollonius. »

En somme, l'on peut constater qu'en regard des Pères de l'Église qui généralement se montrent franchement hostiles, l'on trouve nombre d'historiens sérieux qui surent apprécier à sa juste valeur l'illustre Sage de Tyane, témoin ce passage d'Ammien Marcellin, ami du noble empereur Julien, où il déclare qu'Apollonius fut le philosophe le plus réputé de son époque et cet autre passage d'Ennapius qui, quelques années plus tard, affirma qu'Apollonius fut plus qu'un philosophe, fut une sorte d'intermédiaire entre les hommes et les dieux, si bien que Philostrate, son historien attitré, aurait dû intituler sa biographie : « Le séjour d'un Dieu parmi les hommes ». Une dernière attestation laudative est fournie par le moine Syncellus qui déclare que notre philosophe « fut le plus remarquable de tous les êtres illustres qui parurent sous l'Empire. »

Mais, pourra-t-on demander, d'où proviennent donc ces étranges différences, entre les divers témoignages relatifs à cet être mystérieux que les uns vilipendent outrageusement, tandis que les autres le comparent à Jésus, divergences d'opinions qui suscitèrent tant de querelles passionnées entre les philosophes et les Chrétiens? — D'où elles proviennent ces divergences? D'un fait caractéristique, assez rare à la vérité, mais qui se représente çà et là dans l'histoire et qui consiste en ceci : que le Sage de Tyane figure essentiellement dans la série de ces personnalités énigmatiques, telles que celles d'Hermès Trismégiste, d'Albert-le-Grand, de Paracelse, de Swedenborg et du Comte de Saint-Germain, surtout, qui tous demeurèrent incompris et méconnus, en raison des attaches occultes qui incontestablement les mettaient en rapports avec les grands Êtres appelés à juste titre les inspirateurs et les guides de l'humanité, en sa marche incertaine. — Autant de problèmes vivants, aussi bien pour les historiens, qui, généralement, les ont défigurés dans leurs récits, que pour les critiques qui, presque toujours, les ont calomniés.

Mais n'insistons pas davantage et arrivons à l'honnête biographie qu'a écrite, sur notre héros, l'historien Philostrate et dans laquelle nous tâcherons

de découvrir la réelle caractéristique de cet homme extraordinaire, de son genre de vie tout spécial et de la haute importance de son œuvre.

Flavius Philostrate, auteur de la *Vie d'Apollonius* — ouvrage qui ne nous est parvenu qu'à grand'peine en son intégralité, pour des raisons ci-après indiquées — Philostrate, disons-nous, était un homme de lettres distingué qui vécut pendant la dernière partie du IIe siècle et la première moitié du IIIe siècle. Il fit partie du cénacle d'écrivains et de philosophes dont s'entoura la savante Impératrice Julia Donna, seconde femme de Septime Sévère. En dépit des dons remarquables dont elle était douée, elle n'exerça qu'une influence médiocre sur le caractère sombre de son impérial époux; mais durant le règne de son fils Caracalla, elle administra les affaires de l'empire avec une sagesse et une prudence qui sauvegardèrent, pour un temps, l'autorité de ce grotesque et sinistre fou couronné dont elle s'efforça d'atténuer les sanguinaires et tyranniques débordements. Tout à la fois lettrée, artiste et philosophe, elle était l'amie et la protectrice de tous les hommes de génie.

Ce fut à sa requête que Philostrate écrivit la *Vie d'Apollonius* et ce fut de plus elle-même qui mit à sa disposition un certain manuscrit faisant partie de sa riche bibliothèque contenant des livres de toutes les contrées civilisées de l'époque.

Philostrate était-il réellement à la hauteur de cette tâche? Il est permis d'en douter. C'était un critique d'art et un antiquaire passionné, mais il était plutôt sophiste que philosophe. Fanatique admirateur de Pythagore, il l'appréciait à distance, à travers le prisme de son imagination, mais il lui manquait la connaissance pratique des forces psychiques internes que savaient employer les vrais disciples de l'illustre Sage, n'ayant pas été soumis à leur rigoureuse discipline.

Quant aux sources où il a puisé les documents concernant Apollonius, c'est lui-même qui nous les énumère. « Ce sont tout d'abord, nous dit-il, les villes qui l'ont aimé, les temples dont il a rétabli les rites et les doctrines tombées en désuétude. Mais ce que j'ai eu de mieux en fait de documentation, ce sont les informations les plus détaillées et les plus précises que m'a fournies Damis, homme instruit qui autrefois avait vécu dans l'ancienne cité de Minus, où ayant rencontré Apollonius, il en devint le disciple, tout d'abord et plus tard, le plus fidèle des amis. C'est lui qui nous a raconté les voyages qu'ils entreprirent ensemble et qui nous a souvent reproduit les idées, les maximes et les prédictions de son Maître. Un parent de Damis ayant apporté à l'impératrice Julia le cahier contenant les notes qu'il avait prises au cours de ses voyages, cette princesse qui, on le sait, patronnait toutes les œuvres littéraires, me chargea de transcrire ces notes éparses dont je corrigeais, à l'occasion, la forme parfois incorrecte. »

Telles sont les sources dont Philostrate s'est inspiré ; sources qui malheureusement ne sont plus à notre disposition. — Il faut du reste reconnaître que pour recueillir ces documents, Philostrate n'a ménagé ni son temps ni sa peine, étant donné qu'il a voyagé, ainsi qu'il l'affirme, dans presque toutes les contrées du monde oriental... où, partout, ajoute-t-il, il a entendu redire les « paroles inspirées » du philosophe de Tyane, ayant particulièrement visité le temple consacré à sa mémoire et qui fut élevé aux frais du trésor impérial... car les empereurs, spécifie-t-il, l'avaient jugé digne des mêmes honneurs qu'eux.

Et maintenant, après ce préambule nécessaire, il s'agit de reconstituer l'histoire d'Apollonius dès les années de sa jeunesse, de raconter ses voyages, de résumer sa vie entière — livre admirable que nous aurions voulu, muni de renseignements plus précis, pouvoir feuilleter, page après page, pour y trouver le mot de cette philosophie profonde qui fut sa religion, c'est-à-dire l'inspiratrice de cette âme, pure, divine et toujours consciente d'elle-même.

Apollonius naquit à Tyane, ville du midi de la Cappadoce, dans les premières années de l'ère chrétienne, d'une ancienne famille qui possédait une fortune considérable. Dès ses plus jeunes années, il se montra doué d'une prodigieuse mémoire. A peine âgé de quatorze ans, on l'envoya à Tarse, ville réputée comme le centre intellectuel le plus important d'alors. Mais le caractère sérieux du jeune élève, bien plus studieux que ne le sont les enfants de cet âge, ne s'accommodant qu'avec peine de cette vie d' « École » et de ses enseignements où la rhétorique et la littérature s'étalaient en leur superficielle inanité, il partit pour Égée dont le milieu intellectuel répondait mieux à ses hautes aspirations, et où dès son arrivée, il se livra avec ardeur à l'étude de la philosophie. Des rapports familiers s'établirent entre lui et les prêtres du temple d'Esculape où se produisaient des cas de guérisons remarquables tandis que, d'autre part, il profita de la société et du savoir des élèves et des maîtres des écoles de philosophie platonicienne.

Dès l'âge de seize ans, il « prit son vol » vers la vie phythagoricienne dont il embrassa la doctrine dans toute sa pureté, dans toute sa vigueur... c'est dire qu'il devint le végétarien le plus intransigeant qu'il y eut dans son entourage. « Je veux me traiter, disait-il, comme les médecins traitent leurs malades qu'ils commencent par purger tout d'abord. » Aussi, s'abstint-il de toute nourriture animale, prétendant qu'elle épaissit l'esprit et le rend impur. Même réprobation à l'égard du vin qui, bien que provenant d'un fruit « trouble, disait-il, l'éther de l'âme. » Enfin pour ne rien négliger en fait d'ascétisme, il marchait nu-pieds, laissait croître ses cheveux et sa barbe et n'était vêtu que de toile, en quelque saison que ce fût.

A ce moment de sa vie, il vivait dans le temple d'Esculape, admiré par ses

prêtres et hautement apprécié par le Maître lui-même. Il devint bientôt si célèbre en ascétisme et en piété, qu'une phrase des Ciliciens à son sujet passa en proverbe : « Vous courez bien vite, c'est que sans doute vous allez voir le jeune homme. »

A l'âge de vingt ans, ayant déjà perdu sa mère depuis quelques années, il perdit également son père qui lui laissa en héritage une fortune considérable. Apollonius la partagea avec son frère aîné, jeune homme de vingt-trois ans, extravagant et dissolu. Étant encore mineur, il continua à résider à Ægée et ce ne fut qu'à sa majorité qu'il revint à Tyane, dans le désir d'arracher son frère à sa vie déréglée. Ce dernier avait déjà, sans doute, gaspillé sa part d'héritage, car Apollonius lui abandonna la moitié de la sienne et parvint, grâce à ses affectueuses exhortations, par faire de ce lamentable dévergondé un homme respectable. Après quoi, pour en finir avec ses affaires de famille, il distribua le reste de son patrimoine à quelques-uns de ses parents, ne gardant pour lui que le strict nécessaire.

« — J'ai fort peu de besoins, disait-il, et je ne me marierai jamais. »

C'est alors que se déroula une phase extraordinaire de sa vie, déjà passablement étrange, au cours de laquelle il fit vœu de garder le silence le plus absolu, pendant *cinq années entières!* — Mesure de discipline qui lui parut être de toute nécessité, avant de se livrer à la vie active à laquelle il allait s'astreindre, avec la conscience et l'ardeur qui le caractérisaient.

Bien que consacrant à l'étude la plus grande partie de son temps, il ne se cloîtra dans aucun monastère, mais tout au contraire voyagea de ville en ville, en Phamphilie et en Galicie... et l'on doit comprendre avec quelle stupéfaction profonde les populations voyaient circuler au milieu d'elles cet homme à nul autre pareil, mais volontaire, qui ne parlait que par signes le plus souvent incompris, si bien qu'il ne tarda pas à devenir le point de mire des railleries d'une populace toujours moqueuse, alors même qu'elle ne se montrait pas hostile. Mais à toutes les grossièretés, il n'opposait que la dignité de son maintien et l'impressionnant éclat de ses yeux qui tout à la fois semblaient lire dans le passé, tout en plongeant dans l'avenir. Bien des fois, sans doute, il fut sur le point d'éclater à telle insulte plus brutale, à tel commérage plus mensonger, mais toujours il parvenait à se contraindre en se disant à lui-même : « Mon cœur, sois patient et toi, ma langue, sois silencieuse. »

Cette abstention de tout langage ne l'empêcha pas de faire quelque bien autour de lui. Déjà en son jeune âge, il s'était efforcé de réprimer certains abus. Par des mouvements de sa tête, par l'expression étrange de ses regards surtout, il arrivait à se faire comprendre et en certaines circonstances, à Aspende en Pamphilie en particulier, il étouffa une émeute au temps de la moisson, en imposant silence à la foule hurlante qui, terrifiée par ses gestes

impérieux, finit par se taire et se soumettre devant ce censeur aphone dont le silence mystérieux devenait parfois presque aussi éloquent que l'eussent été ses paroles et ses plus violentes objurgations... objurgations, du reste, qu'il inscrivait sur ses tablettes et dont la lecture servait de complément suffisant à l'expression muette de sa pensée.

Après ces cinq années de silence, nous retrouvons Apollonius à Antioche où Philostrate puisa de nouveaux documents concernant le héros de sa patiente et minutieuse biographie. Celui-ci visita particulièrement les localités retirées où vivaient des communautés mystiques. « Pour auditeurs de mes discours, disait-il, il me faut des hommes et non des foules. »

C'est dès lors, que commencèrent ses voyages qu'il faisait souvent seul, alors que ses disciples refusaient de l'accompagner et cherchaient à le détourner de ses entreprises. « Puisque vous êtes faibles de cœur, leur disait-il, je vous dis adieu. Pour moi, je dois aller où la sagesse de mon *soi* intérieur me conduit. Les dieux sont mes guides et je m'en remets à leurs conseils. » Et le pèlerin solitaire partait pour telle ou telle de ses expéditions.

Et combien furent-elles nombreuses!

C'est dans de semblables conditions qu'Apollonius quitta Antioche pour Minus, restes de la grande Mina ou Minive, et c'est là, nous l'avons dit précédemment qu'il rencontra Damis qui devint son compagnon fidèle et le plus dévoué de ses disciples.

Disons deux mots sur ce disciple. Damis était un enthousiaste qui aimait Apollonius d'une affection passionnée. Il voyait en son Maître, un être presque divin possédant de merveilleux pouvoirs qu'il ne pouvait comprendre; mais en dépit de l'insuffisance de cet ami, de cet historien timide et assoiffé de merveilleux, il nous reste encore un assemblage de faits capables de nous faire apprécier notre personnage et d'en caractériser la grandeur.

Apollonius peut être considéré comme un des plus grands explorateurs connus de l'antiquité. Ses voyages furent innombrables. Le voici qui, accompagné de Damis, se rend de Minus à Babylone dont ils visitèrent les environs y compris la célèbre ville d'Ecbatane, d'où ils se dirigèrent vers le « Monastère des Sages » situé en Népaul et vraisemblablement habité par des Bouddhistes. Puis ils poursuivent leur course infatigable, où nous voyons défiler, dans l'itinéraire que nous indique Philostrate, les noms d'Antioche, de Sélencis, de Cypre, d'Éphèse, de Smyrne, de Pergame, de Troie, de Lesbos, d'Athènes et de Rome, enfin, où régnait alors l'extravagant Néron... Ne s'essouffle-t-on pas à les suivre, même par la pensée? car ce n'est pas tout encore, puisque de Rome, ils se rendent en Espagne, d'où ils retournent en Grèce, en passant par l'Afrique. A Alexandrie, Apollonius eut plusieurs entrevues avec le futur empereur Vespasien. A son retour d'Alexandrie, il fut mandé par Titus qui venait d'être nommé empereur.

En l'an 81, Domitien monta sur le trône et de même que l'austère philosophe s'était autrefois élevé contre les sanguinaires folies de Néron, il censura Domitien non moins sanguinaire... ce qui naturellement le mit en dangereuse suspicion. Mais au lieu de s'éloigner de Rome, il voulut braver le tyran face à face. On le fit passer en jugement, mais, manifestement protégé par ses Guides invisibles, il fut acquitté. Étant de retour à Éphèse, il envoya Damis à Rome et disparut, ce qui veut dire qu'il entreprit sans doute un autre voyage à la recherche de la « Demeure des hommes sages ».

Telle est, pour ainsi dire, l'esquisse géographique — esquisse à vol d'oiseau — de la vie d'Apollonius... vie étrange, extraordinaire à ce point que l'on demeure stupéfait devant l'indomptable énergie de cet homme et de son pouvoir d'endurance qui se sont maintenus, en leur intégrité, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sinon davantage.

Disons quelques mots des localités qu'affectionnait particulièrement notre philosophe péripatéticien. Le temple d'Esculape, à Egée, où Apollonius passa les années les plus marquantes de sa vie, était l'un de ces nombreux hôpitaux de la Grèce où l'art de guérir s'exerçait d'après des méthodes entièrement différentes des nôtres. Il y régnait une atmosphère saturée d'influences psychiques, si bien que depuis des siècles, les malades y affluaient pour « consulter Dieu. » Mais le Dieu ne répondait pas avant que les clients ne se fussent soumis à certaines purifications préliminaires, après quoi, ils passaient la nuit dans le sanctuaire où, pendant leur sommeil, leur étaient données — sans doute en songe — des instructions toutes spéciales en rapport avec la nature de leurs maladies (1).

Apollonius aimait à séjourner dans ce temple où toute satisfaction était donnée à ses besoins spirituels, en même temps qu'il y progressait sans cesse en science mystique, bien que ses pouvoirs personnels s'élevassent bien au-dessus de ses maîtres qui tous l'appelaient le « favori de Dieu. »

Au cours de son voyage dans l'Inde, Apollonius fréquenta beaucoup les Mages de Babylone. La description d'une certaine « salle » où il était reçu par eux, semble être celle de l'une des parties d'un temple magnifique. Le plafond de la coupole était incrusté de saphirs et sur ce ciel de couleur azurée, ressortaient d'éblouissantes images de « Personnages célestes » qui, moulés en or sur ce fond resplendissant, paraissait se mouvoir dans une atmosphère éthérée. L'on y voyait, aussi, des sphères munies d'ailes rappelant vaguement ces « roues vivantes et roulantes » qui sont décrites dans la mystérieuse vision du prophète Ezéchiel. Qu'étaient-elles ces roues? N'étaient-elles pas comme les prototypes de créatures futures?

(1) De nos jours, il est cité des cas nombreux de malades qui, soit en état de transe, soit dans toute autre condition psychique, se sont prescrits à eux-mêmes des remèdes efficaces.

« Les Dieux qui instruisirent l'enfance de notre race, rapportent les traditions occultes, appartenaient à une humanité supérieure à celle qui évolue aujourd'hui sur notre globe. Ce sont eux qui donnèrent l'impulsion première et lorsque les enfants de la terre furent d'âge à voler de leurs propres ailes, ils se retirèrent du milieu d'eux. Mais la mémoire de leur intervention et les formules plus ou moins défigurées des Mystères qu'ils établirent se sont perpétuées dans les mythes et les légendes. » — Les voyants modernes ont pu reconstituer quelques-uns de leurs enseignements et la tradition des Mystères de l'antiquité historique en a fixé le souvenir par des images symboliques.

Il est bien entendu que Damis, à qui Apollonius ne faisait que de banales confidences, n'a nullement compris tout ce qu'avaient pu échanger de pensées et de révélations les Sages de Babylone et leur illustre visiteur. Mais la mystérieuse missive qui nous est parvenue par l'intermédiaire de l'historien Philostrate et qu'Apollonius fit parvenir à ses hôtes, après son départ de Babylone, peut nous faire approximativement comprendre quelle fut la nature de leur secrète entrevue.

« Je suis venu à vous par la terre, contenait cette missive, et vous m'avez donné « la mer ». Bien plus, en me donnant part à votre sagesse, vous m'avez donné le pouvoir de voyager dans les cieux. Je rapporterai toutes ces choses aux Grecs, mais si je n'ai pas bu en vain à la « coupe de Tantale» je continuerai à m'entretenir avec vous, comme si j'étais encore en votre compagnie. »

Que signifiaient ces paroles à signification mystique? Ceci, évidemment, c'est que la « mer » et la « coupe de Tantale » symbolisaient la mer de la science et la coupe de la sagesse, sagesse qu'il devait rapporter en Grèce, ce qui implique qu'il était parti pour l'Inde avec une mission bien définie. Quoi qu'il en soit, il en avait, pour sa part, recueilli le double bénéfice d'avoir bu à l'Océan de la sagesse et d'avoir appris le moyen de demeurer en contact occulte avec les Sages de Babylone, en dépit de l'énorme distance qui séparait leurs corps physiques.

Le premier temple visité par Apollonius, dès son retour en Grèce, fut celui d'Aphrodite à Paphos où, étrange particularité, cette déesse était représentée par une pierre de grandeur humaine, mais affectant la forme d'une pomme de pin sans rugosités, symbole des plus mystérieux. Paphos était le plus ancien temple dédié à Vénus, monument splendide dont le fondateur fut le fameux Cynirus, père de Myrrha qui fut la mère d'Adonis. Là, fumait nuit et jour l'encens le plus pur sur cent autels que ne rougissait jamais le sang des animaux, car on les offrait vivants à la déesse de la vie. Tout était exquis dans cette île enchanteresse où l'Europe et l'Asie se juxtaposent et confondent leurs beautés. Apollonius séjourna dans ce temple, où se trouvait

un oracle dont la réputation était presque universelle dans les régions orientales et longuement, minutieusement, en instruisit les prêtres pour tout ce qui concernait les rites de ses antiques Mystères.

A Troie, nous raconte-t-on, Apollonius passa une nuit, seul, près du tombeau d'Achille, un des lieux sacrés les plus populaires en Grèce. Faut-il en croire Philostrate, au sujet de la conversation fantastique qui, selon son dire, aurait eu lieu entre le philosophe de Tyane et l'ombre de l'héroïque guerrier? Faut-il également accueillir de confiance le bruit accrédité, suivant lequel Achille aurait indiqué, au visiteur de son tombeau, l'endroit où se retrouverait la statue du héros Palamède, sur la côte d'Éolie et que d'après ces indications Apollonius aurait restauré cette statue... que Philostrate déclare avoir vu de ses yeux, sur son nouvel emplacement?... Autant de questions au sujet desquelles s'impose une certaine réserve et qui n'offriraient qu'un assez médiocre intérêt si ce n'est qu'il est souvent parlddit Pala éu mède dans d'autres passages du récit de Philostrate qui se plaît à rappeler qu'il passait pour avoir inventé les lettres et avoir complété l'alphabet de Cadmus.

Fut-ce la raison pour laquelle notre philosophe eut tant à cœur de relever la statue que lui avait désignée Achille? Fut-ce pour une raison plus directe et de toute autre nature que spécifie catégoriquement Damis, alors qu'il affirme qu'Apollonius avait rencontré, dans un monastère de l'Inde, un jeune ascète qui lui avait été désigné comme sachant « écrire sans avoir jamais appris les lettres »... lequel ascète n'était autre que l'ancien Palamède ayant vécu, peut-être avec lui Apollonius, dans une existence antérieure?

Mystères sur mystères ? ne disait-on pas également que Pythagore était une réincarnation du héros Euphorbe qui, lui aussi, avait combattu sous les murs de l'antique Troie légendaire?

Quoi qu'il en soit, il est de notoriété historique qu'Apollonius rétablit le culte d'Achille et lui érigea une chapelle, où fut placée la statue jusqu'alors oubliée de ce Palamède auquel il s'intéressait tout spécialement... Autant de faits impliquant sans conteste, que les héros de la période troyenne étaient considérés comme étant encore en communication directe avec les Grecs, suivant les enseignements de la science occulte à laquelle Apollonius était dès longtemps initié. Il est, d'autre part, vraisemblable que ses efforts pour restaurer les monuments funéraires rappelant les hauts faits de l'épopée grecque aient pu être provoqués par le même courant d'idées qui a poussé à l'érection de ces innombrables Dagobas, élevés dans les pays bouddhistes pour conserver les reliques du Bouddha, d'abord, puis celles des grands Maîtres.

L'arrivée d'Apollonius à Athènes coïncida avec la célébration des Mystères Eleusiniens et en dépit du cérémonial de ces fêtes, non seulement les

gens du peuple, mais encore les candidats eux-mêmes négligèrent leurs devoirs religieux, pour se porter en foule à la rencontre de l'illustre et puissant Adepte. Toutefois, celui-ci toujours modeste leur reprocha doucement cette infraction, toute flatteuse qu'elle fût pour lui et voulut prendre part aux préliminaires de l'initiation... à laquelle il se présenta lui-même.

Les gens d'Athènes s'en montrèrent surpris et le lecteur peut s'en étonner aussi, étant donné qu'Apollonius avait été dès longtemps initié à de plus grands Mystères que ceux d'Eleusis, mais il est facile de comprendre pour quels motifs notre philosophe crut devoir en agir de la sorte. L'Eleusinia constituait une des organisations intermédiaires entre le culte public et les sociétés d'instruction. C'était pour rendre à ses rites leur ancienne pureté quelque peu profanée par ses nouveaux officiants, qu'il était nécessaire d'entrer au cœur même de ces Mystères d'Eleusis qui ayant été, autrefois, un milieu de bonne et saine instruction spiritualiste, méritait que le grand Réformateur s'occupât d'elle et voulût la retrouver et la soutenir. C'est donc dans ce but qu'il se présenta à l'initiation, bien que personnellement il n'eût rien à y apprendre... Malheureusement, il avait compté sans l'hiérophante, grâce à l'intervention duquel survint un incident curieux.

Soit que ce fonctionnaire d'alors fût un parfait ignorant, soit qu'il fût jaloux de la célébrité de l'impétrant, il refusa de le recevoir, sous le prétexte qu'il était sorcier, et que nul ne pouvait être initié s'il avait eu des accointances avec une « entité malfaisante ».

A ce faux fuyant non moins inepte qu'injurieux, Apollonius, toujours calme, répondit avec une froide ironie : « Vous avez omis un fait plus grave qui augmente ma culpabilité, c'est qu'étant en réalité plus avancé que l'hiérophante dans les rites mystiques, je me suis présenté à lui en feignant le désir de recevoir l'initiation par l'entremise d'hommes moins instruits que moi ».

Décontenancé par ces paroles, effrayé par l'indignation de la foule et surtout saisi de respect devant cet homme célèbre dont les pouvoirs lui furent révélés, l'infortuné hiérophante supplia Apollonius d'accepter l'initiation. « Non, merci, répondit celui-ci, ce sera par lui que je me ferai initier plus tard ». Ce « lui » s'appliquait à l'hiérophante qui devait succéder à celui qui venait de se disqualifier sans rémission et ce fut en effet par « l'autre » qu'il reçut l'initiation quelques années après.

Pendant le séjour qu'il fit à Athènes, Apollonius s'éleva énergiquement contre la licence des bacchanales et la barbarie des combats de gladiateurs. Après quoi furent faites par le Réformateur quelques visites aux plus anciens temples de la Grèce, tels que ceux de Dodone, de Delphes, sans compter les fameuses cavernes de Trophonius et d'Amphiaraüs.

Lorsqu'il pénétrait dans les sanctuaires pour en « rétablir » les rites, il

n'était accompagné que par les prêtres et quelques disciples intimes. A cette œuvre de purification psychique des centres exclusivement religieux s'en ajoutèrent d'autres, non moins importantes, concernant les institutions gouvernementales et civiques. C'est ainsi qu'il exhorta, non sans succès, les Spartiates à revenir à leurs anciennes coutumes relatives aux exercices athlétiques, à la nourriture frugale des hommes d'armes, en un mot aux rudesses de l'ancienne discipline dovienne. Il approuva tout spécialement l'institution des jeux olympiques et n'hésita pas à rappeler à ses devoirs le fameux conseil des Amphictyans, qui, à l'occasion, semblait les oublier de façon regrettable. Tout cela, sans préjudice des excursions de notre infatigable explorateur.

Le voici à Rome où s'ouvrait devant lui un vaste champ de réformes à faire... Mais à Rome, trônait le farouche Néron qui venait de mettre le comble à ses tyranniques persécutions contre les philosophes en les bannissant tous et sans nulle exception de la Ville impériale. Apollonius ne put donc y rester qu'un temps très court; mais nous l'y retrouverons plus tard. Rapide voyage en Espagne; il en revient par l'Afrique et la Sicile, où il visita l'Etna. Il retourne en Grèce, s'arrête à Eleusis et d'Eleusis, s'embarque pour Alexandrie, la ville par excellence de la philosophie, de l'éclectisme intelligent, de la gnose spiritualiste et où il fut accueilli à bras ouverts par tous ceux qui l'aimaient et l'admiraient... Mais Alexandrie c'était l'Égypte, vieille terre dogmatique, étroite, obstinée, où s'étalaient des cultes divers plus ou moins suspects et susceptibles de nombreuses réformes. Mais combien longue et difficile était cette œuvre, même pour Apollonius lui-même, l'épurateur hardi, le clairvoyant spiritualiste, l'Adepte aux mystérieux pouvoirs.

S'étant un jour présenté dans le temple de Sérapis, où il inspira le respect universel, tant émanait de tout son être et de ses moindres paroles comme une « atmosphère de sagesse divine », le grand prêtre s'approcha de lui et le regardant avec un orgueilleux dédain : « Qui serait assez sage, lui dit-il ironiquement, pour venir réformer la religion égyptienne? » « Tout sage qui revient de l'Inde », lui répondit fièrement Apollonius.

Il faut croire que cette réponse fut justifiée par les événements subséquents, car le Réformateur paraît avoir passé les vingt dernières années de sa vie en Egypte, où il parvint à abolir les sacrifices sanglants, où il multiplia ses conseils et imposa ses directions sur tout ce qui concernait la gestion des choses saintes.

Le lecteur peut déjà se faire une idée, d'après les aperçus qui précèdent, de l'importance capitale de l'œuvre réparatrice et providentielle d'Apollonius, œuvre immense que nous n'avons que succinctement effleurée. Religions, administrations, mœurs et coutumes du monde antique, tout fut l'objet de ses préoccupations constantes et passionnées. Du fond des sanctuaires,

jusqu'au trône des rois et des empereurs, passa, plana sa pensée sereine et pure, en même temps que se manifestèrent ses hautes conceptions de la vie des sociétés humaines envisagée sous ses plus hautes acceptions... Aussi, demeure-t-on stupéfait, devant le silence que l'histoire semble avoir systématiquement gardé sur l'une des personnalités les plus extraordinaires et les plus bienfaisantes dont les peuples, en raison de ce silence, n'ont conservé qu'un vague et flottant souvenir, en dépit des plus éclatantes réalités. Poursuivons donc notre enquête, car il s'en faut bien que nous ayons tout dit.

ED. GRIMARD.

(*A suivre.*)

Réflexions d'un Théosophe (1)

C'est sous ce titre que vient de paraître un excellent petit livre que tous les spirites devraient lire et méditer. Il a été écrit par un savant théosophe, conférencier très écouté par les membres de la société, et qui aujourd'hui vient rendre justice au spiritisme.

On se souvient qu'il y a quelques années la doctrine spirite fut très violemment attaquée par les théosophes. Suivant eux, les spirites qui croyaient pouvoir entrer en communication avec les défunts, ne communiquaient en réalité qu'avec des Êtres très inférieurs, ne faisant pas partie de l'humanité, et qu'on désignait sous les noms d'Elémentals, de Coques et de Larves. Ces livres ne pouvaient que pousser au mal et à la folie les malheureux naïfs qui s'adressaient à eux, et il était indispensable de proscrire absolument ces pratiques néfastes, et d'arrêter au plus tôt ces aberrations.

Au lieu d'appeler les défunts qui ne peuvent venir, disaient les théosophes, on doit aller à eux. Pour cela, il faut chercher à se dégager, à se libérer de son corps matériel, et alors, avec son corps astral, on peut se rendre dans les régions habitées par les disparus, et converser avec eux.

Mais pour arriver à ce résultat, il faut mener une vie très pure, une vie contemplative, et ne se nourrir que de quelques végétaux ; ou mieux encore ne manger que des fruits et des noix (2).

Les spirites répondirent vertement aux attaques dont ils étaient l'objet, et n'eurent pas de peine à démontrer tous les dangers et toutes les erreurs de la méthode théosophique qui ne pouvait aboutir qu'au déséquilibre de l'Être et.... à des maux d'estomac.

La querelle dura longtemps, puis s'apaisa peu à peu. Des esprits plus

(1) *Réflexions d'un Théosophe*, par Jean Eriam, prix 2 fr. 50 ; franco 2.70. Leymacie, éditeur.
(2) *Le Spiritisme à la lumière de la Théosophie*, comtesse Wachtmeister, p. 39.

éclairés, comme Annie Besant et le Dr Pascal, cherchèrent à réagir contre ces pratiques bizarres, et contre l'ostracisme dont on voulait entourer le spiritisme. Il resta néanmoins entre les deux camps un fossé assez profond, et la plupart des théosophes continuèrent à regarder avec pitié ces malheureux spirites qui s'obstinaient à converser avec des êtres placés au dernier degré de la création.

Mais les temps ont marché... En dépit de toutes les attaques dont elle a été l'objet, la doctrine spirite s'est répandue dans toutes les classes de la société : elle s'impose à l'étude des savants et, comme je le disais plus haut, un éminent théosophe vient aujourd'hui lui rendre sa véritable place.

Le fait est considérable. — L'autorité de l'écrivain qui vient défendre l'idée spirite, va faire réfléchir, et ramènera certainement à des idées plus larges et plus saines, les théosophes retardataires et intransigeants.

Dans un style clair et concis — débarrassé de tous ces mots barbares qui rendent si difficile la lecture des ouvrages théosophiques, — M. Jean Eriam nous parle de Dieu, de la prière, du karma, de l'âme, du bien et du mal, et des différents plans dans lesquels l'être humain évolue après la mort. Puis il arrive au spiritisme, et voici ce qu'il dit (1) : « Le spiritisme « est l'étude et la pratique des communications des incarnés avec les désincarnés, ou, selon le langage vulgaire, des vivants avec les morts.

« Cette science, rénovée depuis un peu plus d'un demi-siècle seulement, « quoique combattue par le clergé, les matérialistes et une partie des scientistes, compte à l'époque actuelle plus de soixante-dix millions d'adhérents « répartis dans les diverses parties du monde.

« Elle n'est ni une secte, ni une religion, c'est simplement une croyance « basée sur des preuves, et pouvant relier les partisans de tous les cultes, « de toutes les religions.

« Elle a pour principes la fraternité, la pratique du bien, la recherche de « la vérité. »

Et plus loin : « Quiconque a assisté à des séances sérieuses de spiritisme « a pu, s'il est de bonne foi et non aveuglé par le parti pris d'opposition « systématique, se rendre compte par des communications certaines, sévèrement contrôlées et dépourvues de supercherie, de la parfaite certitude « que ces communications émanent réellement des esprits des morts. »

L'auteur parle ensuite des matérialisations qui prouvent d'une façon absolument certaine l'existence de l'au-delà, et il donne, au sujet des communications, les conseils qui nous ont été répétés si souvent ; c'est que les communications doivent être faites avec le plus grand recueillement, qu'elles constituent un acte grave, un acte religieux qui ne doit jamais être fait

(1) Page 49.

à la légère et qui peut devenir dangereux quand il a d'autre but que la recherche du bien.

M. Eriam a parfaitement compris le véritable rôle du spiritisme, et il en développe toutes les beautés dans différents passages de son ouvrage. Il montre que la théosophie et le spiritisme doivent marcher ensemble, la main dans la main, car, dit-il : Tout théosophe est plus ou moins spirite (1).

La théosophie recherche les causes, étudie le passé et l'avenir de l'homme et de l'Univers : questions des plus graves et des plus belles, mais inaccessibles aux masses. La lecture des ouvrages théosophiques est pleine de difficultés.

Le spiritisme se borne à prouver par l'expérience l'existence de l'au-delà et à montrer que les humanités — l'humanité visible et l'humanité invisible, — peuvent être en relations constantes, et peuvent se prêter ainsi un mutuel appui.

Les deux doctrines se complètent l'une l'autre et n'en doivent en réalité former qu'une, parce que toutes les deux ont le même but: la recherche du progrès moral qui seul peut assurer le bonheur de l'humanité.

L'une s'adresse aux travailleurs et aux intelligences évoluées : l'autre s'adresse à tous les hommes auxquels elle apporte la consolation et l'espoir en leur prouvant d'une façon certaine, indiscutable, l'existence de l'au-delà. En outre, grâce à des communications sérieuses, nous arriverons tous à comprendre le but de la vie, et à connaître d'une façon générale, les conditions dans lesquelles nous pourrons nous trouver après notre mort suivant que nous aurons bien ou mal vécu sur cette terre.

Et maintenant, avant de finir, une petite critique. Je ne crois pas qu'il soit bon de répandre des idées qui ne reposent sur aucune base. Le temps des dogmes est bien fini — et les récits de faits par trop extraordinaires ne peuvent qu'éloigner des études spiritualistes beaucoup de gens sérieux.

Ainsi M. Eriam nous apprend que d'après les occultistes. il y a des mages assez puissants pour arrêter la pluie, le vent et le tonnerre : — que la chaleur solaire est produite par des entités hautement spiritualisées, et que les étoiles filantes ne sont autre chose que des âmes qui traversent l'atmosphère terrestre pour se rendre en mission...

Il est évident que dans cet ordre d'idées les imaginations vives et les mystiques peuvent se donner ample carrière. Mais il est impossible à un esprit sérieux d'accepter des assertions aussi extraordinaires qui ne reposent ni sur l'expérience ni sur des données scientifiques.

C'est par notre intelligence et notre travail, et non par des récits de visionnaires, que nous arriverons à découvrir les secrets de la nature qui nous sont

(1) Page 72.

nécessaires pour notre avancement moral et intellectuel. Pour le moment, nous n'avons besoin que de ceux-là, et nous en découvrirons tous, les uns après les autres, quand le moment sera venu.

SENEX.

LETTRE OUVERTE

Nous recevons à l'instant la lettre ci-dessous que nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs:

Cher Monsieur,

Comme vous avez eu l'amabilité de me donner l'adresse de M. Lancelin, je viens vous en remercier et vous dire que ce Monsieur a pris la peine de m'envoyer celle de Mme A. (1). Cette jeune femme a bien voulu me donner une séance. On parle tant des phénomènes d'Eusapia, qu'il me semble intéressant de vous dire que ceux produits par Mme A. sont bien plus remarquables. Eusapia a devant elle une table, c'est un vrai travail pour les contrôles de lui tenir mains et pieds. Mme A. s'étend sur le tapis, on lui attache les mains, les pieds et les genoux; elle m'avait demandé de la mettre dans un sac; mais je n'en avais pas *ad hoc*, et j'ai trouvé le ligotage suffisant. Elle était accompagnée par son mari, que mes neveux ont fouillé, ma nièce et moi avons fait de même pour Mme A. L'aîné de mes neveux étant assez incrédule j'étais sûre de ce côté pour le contrôle.

L'esprit-guide de Mme A. a donné par l'écriture quelques conseils, puis a demandé de mettre dans la pièce de l'eau et une assiette avec de la farine, d'avoir une bougie et des allumettes à la portée d'un assistant, car il demanderait de la lumière pendant la séance, et qu'avant d'allumer la bougie une personne devait mettre ses mains sur les yeux du médium. Un oreiller fut mis sous la tête de Mme A, qui était couchée à terre à nos pieds ; nous étions cinq, il nous fut reccommandé de faire la chaîne, forcément interrompue aux deux bouts puisque nous étions en ligne et non en rond. L'obscurité fut faite et presque immédiatement le médium s'endormit. En arrivant, Mme A. avait dit à ma nièce : « Je crois que la séance sera bonne car lorsqu'elle doit l'être je suis toute la journée dans un état de somnolence et je suis ainsi depuis ce matin ».

Nous commençons par entendre des coups et des pas lourds et bruyants et presque immédiatement je reçois sur les genoux des fleurs toutes humides qui s'éparpillent jusqu'à terre. Ne devant pas rompre la chaîne, je ne

(1) Mme A est la personne dont il est question dans les articles parus dans la *Revue Spirite* de juin, juillet, août 1909. *Etude d'un sujet hyperphysique de Ch. Lancelin.*

puis me rendre compte du genre des fleurs ; mais je fais observer combien, malgré l'obscurité, les fleurs ont été jetées avec adresse et lorsque la lumière fut faite je vis bien que les fleurs m'étaient destinées puisque c'étaient des violettes, les seules que je porte ; aussitôt le bouquet lancé, nous entendons un bruit cadencé et régulier, le mari de Mme A. nous dit que chez M. Lancelin les Esprits ont expliqué qu'ils tissaient ainsi de la dentelle ou du tulle. Une vingtaine de minutes à peine écoulées, je recevais en pleine figure un objet légèrement mouillé (pendant ce tissage l'eau a été remuée plusieurs fois, c'est, disent les Esprits, pour prendre des forces). La lumière est demandée, ma nièce met ses mains sur les yeux du médium. La bougie allumée, nous voyons le tapis jonché de violettes de Parme et de violettes simples ainsi que de feuilles, j'ai sur les genoux environ un mètre de dentelle de 8 à 10 centimètres de haut et sur la farine une grosse et forte main y était moulée (un sculpteur de mes amis vient dimanche essayer de la couler en plâtre).

Cette première partie de la séance a été merveilleuse pour la rapidité des phénomènes, leur nombre (trois) et le contrôle inattaquable. L'Esprit nous a dit être très aidé par nos fluides sympathiques et homogènes, que de plus, sur cinq assistants, nous étions quatre médiums.

La seconde partie a été étourdissante, l'Esprit, ou les Esprits, nous prenaient les mains, déchiraient des papiers, les apportaient sur nos genoux, l'un a décroché un cadre, ce qui n'était pas sans m'inquiéter, ce cadre contenant une cire recouverte d'un verre. Ce cadre fit cent tours, sur la demande de l'un de nous il toucha le plafond, l'Esprit s'en servait comme d'un tambour de basque ; mais sur mes recommandations réitérées d'en prendre soin il vint le poser bien doucement contre la jambe de l'un de nous, le calant avec son autre jambe. Pour terminer la séance, une table légère fut enlevée de terre, à 50 centimètres de haut, six fois de suite. Nos mains furent forcées de quitter la table ; le médium était complètement en trance et semblait beaucoup souffrir. Ce compte rendu un peu succinct peut cependant vous donner, cher Monsieur, une idée des phénomènes produits par Mme A. si vous croyez que cette lecture puisse faire dire à quelques-uns... qui sait ?... informez-en vos lecteurs.

J'ai bien engagé Mme A. à demander des honoraires, la mission des médiums est déjà assez ingrate sans encore exiger d'eux cette fatigue gratuite. J'avais proposé à Mme A. cinquante francs si la séance était nulle et cent francs si nous obtenions quelques manifestations ; nous étions cinq et j'ai été très heureuse d'offrir à mes jeunes parents cette soirée qui a été pour eux la preuve que nos chers morts ne sont que des invisibles.

Mille fraternelles amitiés, cher Monsieur.

MARIE DE VALPINÇON.

De chaque côté du rideau

Tous ceux qui, ayant foi dans la forme moderne du Spiritualisme et n'attendant plus rien du dogme, cherchent leur voie dans les constatations expérimentales, et demandent la révélation aux lumières de leur conscience interne, tous ceux-là, dis-je, accueilleront avec joie, l'apparition d'un nouveau recueil de faits qui intéressent la médiumnité de Mme Piper, et qui vient de paraître à Boston : — De chaque côté du rideau — par *Anne Manning Robbins*. Boston, Sherman, French et Company, édit. 1909.

Le rideau, c'est le voile en travers duquel le mot Mort est écrit ; c'est la toile abaissée entre le parterre du monde visible et la scène du monde invisible. L'auteur, Anne M. Robbins est un des témoins privilégiés pour qui le voile est devenu transparent, grâce à la médiumnité de Mme Piper (1). Ce compte rendu, très exact, d'une expérience personnelle, est un chapitre à ajouter à la belle étude de William James sur l'*Expérience Religieuse* ; l'ouvrage est d'ailleurs présenté par ce dernier, ce qui n'est pas une mince recommandation.

Le charme qu'on éprouvera à cette lecture sera de suivre la personne unique de l'auteur, dans une série de communications qui ont eu sur sa vie une si forte influence. Ce n'est pas comme dans les rapports de *Proceedings* où l'ordre suivi et les obscurités encombrantes mettent un peu de confusion. Le lecteur, désireux de mieux connaître Mme Piper, aura plus de facilité à suivre ce récit simple et méthodique des faits qui concernent une personne seule.

Mme Robbins est un esprit pratique ; sténographe professionnelle, elle occupait une situation officielle, d'abord au bureau de police de la ville de Boston, plus tard au ministère de l'Agriculture de l'État de Massachusetts, et il est juste de croire que la confiance dont elle jouissait alors, pour la rédaction d'affaires délicates, équivaut à un brevet de capacité ; il nous sera permis d'accorder la même confiance au secrétaire de Richard Hodgson, car ce fut elle que choisit l'éminent psychiste, en 1888, pour sténographier ses comptes rendus et tenir le registre des séances.

Nul, mieux que l'auteur, ne pouvait se trouver en situation de nous donner un aperçu général ; en effet Mme Robbins a connu le médium alors que nul ne soupçonnait ses facultés. Elle a connu le Phinuit de la première heure, avant les obscurités provoquées plus tard par l'examen scientifique. Enfin, elle a collaboré avec le Dr Hodgson et elle s'est familiarisée avec sa technique et sa méthode spéciale.

(1) Sage. Mme Piper et la Société anglo-américaine pour les *Recherches Psychiques*, préface de C. Flammarion. Prix 3 fr. 50, port en plus, Libr. Leymarie.

C'est en faisant la copie de certains rapports, que l'éminent psychiste lui avait confiés, que Mme Robbins se sentit profondément remuée ; car, je ne l'ai pas encore dit, mais c'est par cette personnelle expérience que, de l'état de doute, elle fut ramenée à la foi.

Un jour elle fut mandée, par les entités directrices des séances, chez Mme Piper et là on lui annonça qu'elle écrirait le présent volume en collaboration avec le général Martin, chef du bureau de police où elle était employée. Cette prophétie, contraire à toute prévision vraisemblable, devait cependant se réaliser par la mort du général Martin, survenue un an plus tard, et dont les communications, fidèlement enregistrées, représentent la part de collaboration dans l'œuvre actuelle.

Tout cela est d'une valeur documentaire incontestable. Il s'agit d'ailleurs d'une médiumnité universellement connue, celle de Mme Piper, et tout ce qui concerne cette médiumnité ne saurait manquer d'intérêt. De plus, il y a là des épisodes qui pourront ouvrir les yeux de certains spirites, trop naïfs, qui croient aux communications sur un simple appel. De ce côté-ci du rideau, nous ne pouvons pas appeler les acteurs de l'au-delà, tout ce que nous pouvons faire, c'est de préparer l'appareil récepteur, et là, nous n'appellerons pas les morts, mais nous écouterons les bruits lointains. Si un ami trouve l'occasion bonne, il se fera entendre. Et encore... autour de Mme Piper, qui est certainement un des plus remarquables instruments, les communicants eux-mêmes sont quelquefois obligés de recourir à des intermédiaires de l'au-delà.

C'est le cas du général Martin qu'un ami mort en 1885, — ami de Mme Robbins, inconnu du général, — introduisit à la première séance. Écoutons-le : « Je m'efforce, dit-il, de comprendre les lois et les fonctions de la machine ; « on m'amène ici pour que je voie, tout comme un écolier que l'on envoie « au tableau répéter sa table de multiplication. Je suis amené et retenu ici, « et il y a trois clergymans, un derrière et un de chaque côté de moi, qui « me soutiennent et qui m'engagent à parler ; alors je parle à Hiram, Hiram « répète après moi, et je m'efforce de traduire cela en somme géométrique. « Voilà exactement à quoi tendent mes efforts et, comme je ne suis pas très « ferré sur le problème, peut-être que vous comprendrez un peu la difficulté. » Il dit encore : « Ils ont travaillé pendant des mois et des mois à me faire « comprendre. Ils m'ont amené ici, puis m'ont fait retirer. Ils ont exercé « sur moi une influence pour me faire voir la *Lumière* (1), disant : Faites « ceci et faites cela ; voyez ci et voyez là ; me faisant observer tous les détails, « les dedans et les dehors, les pourquoi et les comment, et la raison pour

(1) La Lumière signifie ici : le médium.

« laquelle quelque chose restant incomprise quoiqu'on me l'eût enfoncée « dans la tête pendant si longtemps. »

Il y a là de quoi méditer. Mme A. M. Robbins fait suivre son récit de quelques aperçus de philosophie morale ; ce n'est pas un système, ce sont quelques déductions, que chacun est en droit de tirer de la spéculation mentale, en tant qu'elles s'accordent avec des expériences scientifiquement contrôlées.

Et combien d'autres choses réconfortantes on trouve dans ce volume ! Beaucoup de choses sont tenues secrètes. De l'autre côté du rideau sont venus se manifester des personnages universellement connus dans les pays de langue anglaise ; la publication de ces documents n'est pas possible, ils restent à la discrétion du conseil de la S. P. R. à qui ils appartiennent.

Enfin le savant et scrupuleux Dr Hodgson se dépouille, ici, de son scepticisme, dans une lettre intime adressée à l'auteur et qui constitue une magnifique profession de foi. Hodgson se déclare convaincu qu'Impérator, Rector, etc., sont vraiment ce qu'ils prétendent être, et que ce sont des messagers que nous pouvons vraiment appeler divins.

Ai-je besoin d'insister sur les conséquences que le lecteur en tirera lui-même. Si les directeurs invisibles qui interviennent dans les séances de Mme Piper sont vraiment de hautes intelligences, les personnages introduits par eux, de l'autre côté du rideau, sont aussi des personnages réels, et les communications de Mme Piper sont incontestablement des essais de communication spirite.

Il ne me reste plus qu'un souhait à formuler, c'est que l'auteur nous donne prochainement une traduction française de cette œuvre documentaire.

L. CHEVREUIL

LE PROBLÈME RELIGIEUX

CHAPITRE XXI

LA LIBERTÉ RELIGIEUSE

C'était la première fois, depuis bien longtemps, que l'Église se trouvait abandonnée à elle-même, sans protection et sans persécution de l'État. Il est donc de la plus haute importance de voir quels ont été les résultats de ce nouveau régime, aux points de vue de la religion, des prêtres, du public, de l'État.

Malheureusement, l'expérience a été de trop courte durée pour fournir des preuves complètement démonstratives ; néanmoins, ces preuves en faveur

de la liberté sont assez fortes et encourageantes pour, sinon décider la question, du moins engager à renouveler la tentative.

Les catholiques, surtout les insermentés, ne désarmèrent pas de suite ; mais le courant populaire fut plus fort qu'eux et bientôt les entraîna. Contre l'attente des clairvoyants législateurs, la séparation fut acceptée du public sans la moindre résistance, si bien que Mme de Staël a pu dire :

« A l'époque de l'avènement de Bonaparte, les partisans les plus sincères du catholicisme, après avoir été si longtemps victimes de l'inquisition politique, n'aspiraient qu'à une parfaite liberté religieuse. Le vœu général de la nation se bornait à ce que toute persécution cessât désormais contre les prêtres et qu'on n'exigeât plus d'eux aucune espèce de serment, enfin que l'autorité ne se mêlât en rien des opinions religieuses de personne. »

Le char religieux, privé de sa cinquième roue et de son frein, reprit sa marche naturelle. Dès la fin de 1795, le clergé constitutionnel lui-même, qui avait perdu sa provende officielle, se félicitait de la séparation, disant : « Elle rend à l'Eglise son indépendance et lui offre l'occasion de se rapprocher de son esprit primitif, autant que la différence des temps peut le permettre ».

Et les évêques adjuraient le clergé réfractaire « au nom du Dieu qui leur était commun et au nom de leurs communes épreuves, de ne pas se refuser plus longtemps à une réconciliation pour laquelle ils se déclaraient prêts à faire le sacrifice de leur épiscopat ».

M. Debidour, dans son *Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France*, après avoir montré que l'exercice du culte catholique n'avait jamais été entièrement interrompu, même sous la Terreur, ajoute que les temples fermés à cette époque avaient été pour la plupart rouverts dès le temps de la Convention, et qu'un relevé de l'administration des domaines établit qu'en septembre 1796, 32.211 églises étaient déjà rendues au clergé catholique et 4.571 sur le point de l'être.

Un an après, l'évêque Lecoz constatait avec joie que 40.000 paroisses en France étaient pourvues de prêtres, et c'est le chiffre qu'il donnait encore en 1801, à la veille du Concordat napoléonien.

En 1800, la paix religieuse était consommée, la séparation acceptée par le clergé réfractaire comme par les fidèles, et le ministre de l'intérieur pouvait écrire : « Dans la majorité des départements, le clergé catholique romain, même s'il n'a pas fait la promesse de fidélité exigée par la loi du 21 nivôse an VIII, a renoncé à guerroyer contre la République... Les catholiques ont renoncé pour l'instant, soit à asservir l'Etat, soit à étouffer les autres cultes; peu à peu ils sentent le prix de la liberté dont ils jouissent ; on est en visible voie de pacification. » (Aulard, cité par Lanessan, p. 119).

En mars 1800, dit M. Debidour, il ne restait plus aucune trace des récentes guerres civiles. « Cette politique ferme et sage produisit en peu de mois

l'établissement tant de fois annoncé, mais depuis si longtemps entravé, d'une liberté religieuse dont la grande majorité de la France paraissait devoir se contenter. Les milliers d'adresses par lesquelles les prêtres rappelés d'exil et rendus à leur ministère témoignaient au premier Consul leur reconnaissance, leur fidélité, leur dévouement, et la tranquillité presque parfaite dont jouissait la France vers le milieu de l'an 1800, attestent qu'en ce qui touche aux cultes la nation ne demandait rien de plus. »

C'est avec d'autant plus de joie que je cite ces auteurs : Debidour, Lanessan, Aulard, que leurs travaux reposent sur des faits authentiques et qu'ils n'ont point songé à soutenir une thèse quelconque, du moins, pas celle que tout ce que j'ai écrit jusqu'ici tend à démontrer.

Deux dates à retenir : 496, conversion de Clovis, union de l'Église et de l'État ; 1795, séparation de l'Église et de l'État, 1300 ans de protection religieuse, 1300 ans de troubles, de guerres, de désordres de toutes sortes, produits par cette église privilégiée !

De 1795 à 1801, six ans de liberté religieuse, paix et concorde, sans Concordat !

Ne ressort-il pas de cette leçon de choses que la protection de l'État à l'Église est la source de tous les abus dont l'histoire politico-religieuse de la France est remplie et que la liberté religieuse est la seule politique qui donne satisfaction à tout le monde, à tous les intérêts, à tous les sentiments avouables ?

« Avec le temps, dit M. de Lanessan, si Bonaparte n'avait pas accordé à la papauté le Concordat de 1801 pour faire approuver son coup d'État par l'Église et préparer son empire, le régime de la séparation aurait fini par n'avoir que des partisans parmi les catholiques, étrangers aux luttes politiques. »

Rien n'est plus vrai. Mais j'entends une objection, même deux.

La séparation de 1795, disent les adversaires modernes du catholicisme et de toute religion, la séparation a redonné une nouvelle vigueur au catholicisme, la pire, la plus néfaste des superstitions, qui était prête à rendre le dernier soupir à la veille de la Révolution.

De leur côté les catholiques disent : Le catholicisme a seul survécu à la séparation ; il a prévalu sur tous les autres essais religieux de l'époque révolutionnaire. N'est-ce pas là une preuve palpable, évidente de sa divinité, de sa supériorité sur tous les autres cultes ; inventions éphémères d'hommes en délire ? Nos idées de liberté religieuse, de concurrence, d'émulation entre les divers cultes n'ont donc aucune raison d'être. La religion, venant de Dieu, est nécessairement une, catholique, apostolique et romaine ; elle ne laisse place à aucune liberté, à aucune concurrence.

Pour répondre en tous points à ces deux objections, il faudrait aller plus

loin que notre programme ne nous le permet ; elles sont d'ailleurs en grande partie réfutées par tout ce qui précède. Je dirai donc seulement :

1° Ce n'est pas la séparation, mais la persécution antérieure, qui a ravivé le catholicisme. Sous le nouveau régime, ce culte a profité de la liberté plus que les autres parce que, je l'ai déjà dit, il avait pour lui la routine, la tradition de treize siècles, qui ne peut changer en six années, et surtout, il avait son culte, emprunté au paganisme, qui satisfait mieux le sens esthétique du peuple que les cérémonies réformées des religions concurrentes.

2° Le rituel ne peut venir qu'à la suite de la doctrine ; or les doctrines religieuses furent très activement étudiées à cette époque et il ne me paraît pas douteux que, si le monopole n'avait pas été rétabli par Bonaparte, de nouvelles doctrines seraient nées où le catholicisme se serait transformé du tout au tout (1).

3° Aux catholiques je me contenterai de répondre : Si votre religion vient de Dieu, comment Dieu lui a-t-il laissé produire les lamentables résultats que nous avons vus et que vous avouez vous-mêmes dans vos conciles? Quelle belle occasion votre Dieu des armées a manquée de foudroyer les ingrats, les parjures et de donner, *coram populo*, une nouvelle révélation!

Comment cette divine religion a-t-elle pu subir de si étranges transformations qu'elle ne ressemble pas plus au christianisme primitif que la nuit au jour, et que, si Jésus revenait en ce monde, non seulement il ne reconnaîtrait plus son œuvre, mais il serait vite excommunié, surtout s'il s'avisait de reprendre son fouet pour chasser les marchands du temple?

Pour conclure, répétons donc avec M. de Lanessan : « On ne dira jamais trop que le Concordat de 1801 n'était exigé ni par l'intérêt général de la France, ni par l'intérêt bien compris de la religion. Ce ne fut ni un mariage d'amour, ni même un mariage de raison que Pie VII et Bonaparte contractèrent, mais une simple association d'affaires. » Le premier Consul traitait le pape de « vieux renard » et disait volontiers : « J'ai été musulman en Égypte, je serai catholique ici, je ne crois pas aux religions. » Quant à Pie VII, il n'eut jamais aucune confiance en son partenaire et ne montrait qu'une préoccupation : obtenir le plus possible au profit de son pouvoir temporel et de son autorité sur l'Église de France. Ce fut, à coup sûr, le « vieux renard » qui l'emporta dans la lutte d'intérêts dont fut suivi de si près le mariage d'affaires contracté par Bonaparte et Pie VII. On s'en était aperçu du vivant

(1) La plupart des essais religieux de ce temps sont aujourd'hui oubliés, et même ont fait peu de bruit lors de leur apparition. Il n'en est pas moins vrai que certains présentent une réelle valeur. Je n'en citerai qu'un ici, mais il est encore d'actualité. C'est le *Projet de réunion de tous les cultes, ou le christianisme rendu à son institution primitive*, par Pierre Feuillade, ancien vicaire de Privas. 3 vol. in-8°, Lyon, 1815.

même de l'empereur; cela devint plus sensible encore après la chute de son empire et la restauration de la monarchie. » (*Op cit.*, p. 136.)

CHAPITRE XXII

LE CONCORDAT DE 1801

Associations d'affaires, lutte d'intérêts. C'est là toute l'histoire de la papauté et de la royauté.

Par diverses causes et divers moyens, les évêques de Rome acquirent la prééminence sur les autres prélats d'Occident. Ce furent les évêques eux-mêmes qui furent les principaux artisans de la puissance papale; c'est en appelant à l'évêque de Rome de leurs différends entre eux et avec les rois, qu'ils se jetèrent dans les filets de ce pêcheur d'hommes, successeur prélatif de saint Pierre.

Dès que l'évêque de Rome eut ainsi acquis la suprématie dans l'Église, les rois trouvèrent plus commode d'avoir affaire aux papes qu'à leurs évêques, surtout dans les questions d'intérêt, les plus importantes pour l'Église et l'État.

Les rois contribuèrent ainsi à augmenter encore et à consolider la puissance papale. Ils en furent quelquefois victimes, puisque les papes se trouvèrent élevés au-dessus des puissances temporelles et érigés en dispensateurs des couronnes; mais ils en profitèrent plus souvent, car les renards (les papes) et les loups (les rois) ne se mangent pas entre eux; ils préfèrent s'unir pour la chasse et se partager le gibier.

Papes et rois s'entendirent donc, « comme larrons en foire », pour exploiter le clergé aussi bien que le peuple. Appels à Rome, annates, dispensation des bénéfices, perception du revenu des bénéfices vaccants, prélèvement d'une année de revenu sur les bénéfices octroyés, et mille autres moyens faisaient affluer l'argent français à Rome.

Les légats du pape venaient faire leur tour en France et ramasser la moisson, « et voyait-on mener après eux des mulets chargés d'or et d'argent », pendant que les pauvres rois se morfondaient, quand ils n'obtenaient pas du pape l'autorisation de lever une taille sur leurs sujets des bonnes villes et des campagnes.

C'est pour obtenir une part dans ces aubaines pontificales que les rois établirent des pragmatiques sanctions et des concordats. Le peuple et même le clergé ne tiraient aucun profit de ces traités, au contraire : l'appétit vient en mangeant; ce que le pape abandonnait au roi d'une main, il savait bien le reprendre au double de l'autre sur les fidèles; et ce que les rois tiraient de cette concorde n'était qu'une goutte d'eau tombant dans le tonneau des Danaïdes du trésor royal, d'où il sortait sous forme de pensions et de sub-

ventions de toutes sortes aux parasites de cour, tant laïcs qu'ecclésiastiques.

Le Concordat de 1801 ne fut pas différent au fond de ses aînés et n'eut pas d'autre raison d'être que l'intérêt *matériel* du pape et de Bonaparte. « Vous verrez, disait celui-ci à Bourrienne, quel parti je saurai tirer des prêtres. » Et Lafayette répondait : « Avouez que vous avez envie de vous faire casser la petite fiole sur la tête. »

La réunion de l'Église à l'État fut un événement tout à fait imprévu et inattendu. L'entourage même de Bonaparte ne pouvait croire d'abord que ce projet fût sérieux et ne l'approuvait pas; mais les courtisans n'ont jamais su reculer devant aucun caprice de leurs maîtres.

Ce qui prouve péremptoirement que le Concordat ne répondait à aucun besoin public avouable, c'est non seulement la manière dont il fut négocié, conclu et appliqué, — subrepticement, comme aujourd'hui on vote l'augmentation des traitements des députés et des sénateurs, — mais surtout l'accueil qu'il reçut du public, dans toutes les classes de la société.

Parmi les nombreuses preuves de ce fait, je n'en citerai qu'une, qui d'ailleurs, les résume toutes.

Lorsque le Concordat fut promulgué, le jour de Pâques 1802, dit le baron de Barante, « on ne procéda que très lentement à l'installation des évêques dans leurs diocèses, la prudence le commandait. Quelques villes les accueillirent assez mal, les autorités ne leur témoignèrent point partout de la déférence. Les commandants de plusieurs départements manquèrent de convenance et d'égards. Les offices eurent parfois un caractère dérisoire, la musique du régiment y jouait des airs bouffons. Les mauvais sujets faisaient entendre des clameurs injurieuses, il y eut même des commencements d'émeute. Le gouvernement ne déploya aucune rigueur et se comporta comme si c'était un mauvais moment à traverser qui ne menaçait en rien l'avenir. Il ferma les yeux sur ces désordres, il ne voulut pas surexciter une opinion dont les démonstrations lui semblaient puériles. On prit le parti d'imputer presque partout ces tristes scènes à la conduite maladroite des préfets; quelques-uns en furent blâmés, d'autres révoqués (1). »

La manière dont le Concordat fut établi par les intéressés, Bonaparte et Pie VII, et la façon dont il fut accueilli par le public n'empêchèrent pas certains dignitaires ecclésiastiques d'en faire l'apologie et d'assurer qu'il avait sauvé la religion du péril.

Après avoir montré, comme nous l'avons vu plus haut, que la plupart des églises étaient rouvertes dès 1796, l'évêque de Blois répond à ses collègues : « Prélats imposteurs, qui mentez à votre conscience, dites après cela que le concordat a *relevé nos autels.* »

(1) Souvenirs du baron de Barante. *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1890.

Quand, sous la Restauration, l'évêque de Beauvais, ministre des Cultes, s'avisa à son tour de dire dans un rapport au roi: « Après les orages de la Révolution, le chef du gouvernement d'alors entreprit de *relever les autels.* » Grégoire traduisit sa phrase de cette manière: « C'est-à-dire *entreprit de faire ce qui était fait depuis longtemps ;* et c'est, ajoutait-il, au milieu de Paris qu'on débite une assertion démentie par des preuves matérielles (1). »

Mentez, mentez, mentez. Il en restera toujours quelque chose. Aussi, depuis un siècle, la même antienne n'a-t-elle pas cessé d'être chantée, toujours avec le même succès et les mêmes applaudissements. Étonnez-vous maintenant que toute l'histoire ancienne et même moderne ait été falsifiée, comme nous l'avons montré.

CHAPITRE XXIII

LES RÉSULTATS DU CONCORDAT

Le Concordat exige des évêques le serment de fidélité qu'ils refusaient sous la République. Ils l'accordent et prennent l'engagement suivant: « Si dans mon diocèse ou ailleurs j'apprends qu'il se trouve quelque chose au préjudice de l'État, je le ferai savoir au gouvernement. »

Voilà donc les prélats transformés en agents de police politique. On sait si leur nouveau rôle a prévenu la charte de l'Empire.

Le catéchisme à l'usage de toutes les Églises de l'Empire français complète l'idée que l'on doit se faire de l'idée de l'Église concordatrice:

D. — Quels sont les devoirs des chrétiens à l'égard des princes qui les gouvernent, et quels sont en particulier nos devoirs envers Napoléon Ier, notre empereur?

R. — Les chrétiens doivent aux princes qui les gouvernent, et nous devons en particulier à Napoléon Ier, notre empereur, l'amour, le respect, l'obéissance, la fidélité, le service militaire, les tributs ordonnés pour la conservation et la défense de l'empire et de son trône: nous lui devons encore des prières ferventes pour son salut et pour la prospérité spirituelle et temporelle de l'État.

D. — N'y a-t-il pas des motifs particuliers qui doivent plus fortement nous attacher à Napoléon Ier, notre empereur?

R. — Oui: car il est celui que Dieu a suscité dans des circonstances difficiles pour rétablir le culte public de la religion sainte de nos pères, et pour en être le protecteur. Il a ramené et conservé l'ordre public par sa sagesse profonde et active; il défend l'État par son bras puissant; il est devenu l'oint

(1) G. de Molinari, *Religion*, p. 291.

du Seigneur par la consécration qu'il a reçue du souverain pontife, chef de l'Église universelle. »

Voilà comment l'État et l'Église écrivent l'histoire !

« D. — Que doit-on penser de ceux qui manqueraient à leurs devoirs envers notre empereur?

R. — Selon l'apôtre saint Paul ils résisteraient à l'ordre établi de Dieu même et se rendraient dignes de la damnation éternelle. »

En conséquence de ce traité d'union, l'armée catholique soutient le pouvoir impérial, pousse les jeunes gens à la conscription, dénonce les réfractaires et refuse l'absolution à ceux qui les cachent, aide les percepteurs et les maltôtiers dans l'accomplissement de leurs *razzias:* c'est un péché mortel et qui entraîne la damnation éternelle que de se soustraire à l'impôt et au service militaire.

Bref, le clergé impérial ne recule devant aucune besogne, pas même devant celle de trahir son serment envers Bonaparte et sa postérité et de jurer à la Royauté restaurée la même fidélité qu'à l'Empire.

Et l'on s'étonne qu'en présence de pareilles palinodies la religion soit discréditée et délaissée, que le peuple se démoralise, ne croie plus à rien, ne respecte plus rien !

« On accuse les Français d'être irréligieux, disait Mme de Staël sur ses vieux jours, une des principales causes de ce funeste résultat, c'est que, depuis vingt-cinq ans, on a toujours voulu diriger la religion vers un but politique. »

Et, un peu plus tard, Tocqueville écrivait: « Les haines contre l'Église sont nées de ses privilèges... L'irréligion a commencé par en haut. Elle n'a été remplacée que par l'hypocrisie. »

Les classes dirigeantes s'imaginent que le peuple est aveugle et imbécile ; elles voudraient sans doute se réserver le monopole de toutes les bassesses, de tous les vices, de tous les crimes ; elles oublient que chaque classe sociale tend à imiter sa supérieure et aspire à lui ressembler, au besoin à la dépasser, en mal comme en bien.

Le Concordat, abaissant le clergé au rang de policier et de gendarme, il en résulta plusieurs graves conséquences, dont la moindre fut l'augmentation du nombre des adversaires du catholicisme et même de toute religion.

L'Église, devenue esclave du pouvoir civil, le sert plus ou moins mal — plus souvent mal que bien — quand elle l'aime ou le craint, et se montre ennemie implacable quand elle le hait ou n'en obtient pas tout ce qu'elle veut C'est logique : *notre ennemi c'est notre maître.* Servile sous la main de fer du Petit Caporal, le clergé relève la tête sous la Restauration et devient d'une arrogance intolérable ; il s'aliène ainsi encore plus de cœurs.

Peu respecté — pour ne pas dire méprisé, — mal rétribué — car le pape

avait eu la meilleure part dans le contrat — le clergé fut conséquemment mal recruté. On ne trouva plus guère de « vocations » que dans les basses classes et surtout parmi les paysans.

Les pasteurs de tous grades furent donc autant ou plus que jamais au-dessous de leur tâche normale. Eussent-ils été des hommes supérieurs, qu'ils auraient d'ailleurs été empêchés de bien remplir leurs devoirs sacerdotaux, par suite de leurs multiples attributions plus politiques que religieuses.

Malgré tous ses défauts, l'Église de France avait toujours été plus Gallicane que Romaine, surtout dans son personnel inférieur, le plus nombreux; elle était plus dévouée au roi qu'au pape et moins soumise au pontife romain que beaucoup de rois ne l'étaient eux-mêmes.

A la veille de la Révolution surtout, subissant l'influence de la critique philosophique et scientifique, l'Église française était devenue tolérante, libérale, au point qu'en 1787, le culte protestant cessa d'être interdit.

Si la Révolution n'était survenue, on aurait continué de marcher pas à pas — *chi va piano va sano* — vers la liberté religieuse.

La séparation effectuée en 1795 rétablit le courant libéral un moment interrompu. Le Concordat remit tout en question. Sans lui, la liberté et la paix religieuses seraient depuis longtemps choses accomplies et l'on aurait évité bien des luttes. L'Église de France se serait séparée de Rome, comme elle l'était déjà de Paris. On peut dire que le Concordat a *éteint la lumière et rallumé le feu.*

Ignorant, se sentant méprisé, haï, isolé au milieu de la société française, le clergé cherche un appui, un refuge et se jette dans les bras de Rome, se rattache plus étroitement que jamais à son chef spirituel.

De Rome le clergé rapporte le microbe de la superstition, et le transmet autant qu'il peut aux fidèles. Les petites dévotions pullulent : cultes de la Vierge, du Sacré-cœur, du rosaire, de saint Joseph, de saint Antoine de Padoue, du pied de saint Pierre, sans parler de la Salette, de Lourdes, etc.

Usant de son influence sur le gouvernement, le clergé fit imposer le repos du dimanche — *sage mesure* que nos prétendus libres-penseurs, non moins superstitieux que le clergé concordataire, ont repris pour leur compte.

Il fit aussi interdire les danses. Cette interdiction n'a l'air de rien aux yeux de beaucoup de gens. Ce n'était pas l'avis de Paul-Louis Courier. De cette source ont découlé la bigoterie des femmes, l'ivrognerie et la débauche des hommes.

La séparation des sexes est la cause des mariages mal assortis. On se marie sans se connaître et après avoir reçu une éducation différente même tout à fait opposée.

Non seulement les jeunes gens des deux sexes se trouvèrent séparés par cette orgie de morale cléricale, mais aussi les membres de la famille, qui

s'en allèrent chacun de leur côté : les hommes au cabaret, les femmes au chapelet.

Et aujourd'hui, clercs et laïcs s'étonnent de la décadence de l'esprit de famille, de la fréquence des ménages mal assortis et stériles, des progrès du divorce, etc. Est-ce hypocrisie ou aveuglement poussés à la suprême puissance?

Le service religieux étant mal accompli, le consommateur ne fut pas satisfait ; on chercha autre chose ; de nouveaux producteurs se levèrent et offrirent au public leurs produits d'un nouveau genre : les Pères de la Foi et d'autres ordres religieux naquirent, organisèrent des missions pour réchauffer le zèle glacé du public.

Les missionnaires obtinrent un succès fou. Ils multipliaient les prédications, les processions, les expiations, les amendes honorables, les adorations perpétuelles, les confessions, les communions, les conversions et surexcitaient les passions superstitieuses au point que les fidèles dételaient leurs chevaux pour traîner leurs voitures, et que des fanatiques se couchaient en travers des roues comme les fakirs devant les chars des divinités indiennes (Lanessan, p. 147).

C'étaient de rudes gars que les missionnaires. Je m'en souviens toujours ils étaient trois.

L'un était maigre, anguleux, austère, grave ; de sa voix caverneuse, il vous décrivait si bien l'enfer que vous croyiez y être.

L'autre, grassouillet, bedonnant, double menton, main potelée, nous faisait entrevoir les splendeurs du paradis.

Le troisième, bon enfant, sans façons, vous prenait comme par la main et vous conduisait à la Très Sainte-Vierge, en chantant de sa voix blanche et de son rhume chronique. « Pour aller à Jésus, allons, chrétiens, allons par *Marie!* »

Ces trois missionnaires faisaient autant de conquêtes d'âmes qu'en pouvaient faire les prêtres de Cybèle, dont Apulée nous décrit les exercices. Tout le monde se confessait et communiait, plutôt deux fois qu'une. Huit jours après la clôture, il n'y paraissait plus.

Et ces Pères missionnaires étaient en marge du Concordat, indépendants du pouvoir civil et intimement unis au pape contre le siècle, ses pompes et ses œuvres.

Et ce clergé « régulier » — par antithèse sans doute, — est né et agrandi sur le fumier du Concordat, comme les champignons sur une couche, et il s'est enrichi au détriment du clergé séculier, et il s'est enrichi sans le concours du gouvernement, comme s'il avait entrepris de prouver ma thèse : que la protection de l'État n'est pas nécessaire à l'Église.

Telles sont, sommairement exposées, les principales conséquences du Con-

cordat, de 1801, du retour au protectionnisme religieux. Jugez s'il a été utile à l'État, à la Société, à la religion, même et surtout catholique, ou seulement au clergé protégé.

CHAPITRE XXIV

LE CATHOLICISME LIBÉRAL

En présence de ce cabotinage clérical, les hommes à courte vue croyaient qu'il y avait rénovation religieuse; ils ne voyaient pas que, la mission passée, les choses reprenaient leurs cours, les hommes retournaient à leurs vieux errements, les églises se vidaient, les cabarets se remplissaient et le recrutement du personnel ecclésial devenait de plus en plus difficile.

Mais les clairvoyants se rendaient bien compte de la situation; ils voyaient la cause aussi bien que le mal et, en conséquence, ils entreprirent une campagne en faveur du retour à la liberté religieuse.

Lamennais fut un des premiers et des plus ardents promoteurs et champions de ce mouvement libéral. En 1828, il proclame qu'une immense liberté est nécessaire pour que les vérités qui doivent sauver le monde, s'il doit être sauvé, se développent comme elles le doivent » et il demande bientôt pour l'Église catholique la liberté promise par la Charte à toutes les religions.

Liberté de conscience, liberté d'éducation, liberté d'association; tel fut le programme du nouveau parti.

Beaucoup de catholiques, ultramontains ou non, adoptèrent ce programme; mais ils rencontrèrent de l'opposition des deux partis opposés.

De la part de Rome, qui n'avait jamais compris et qui ne comprend encore sous le nom de liberté que ses privilèges et la dépendance des autres.

De la part de l'université, qui avait été dotée par l'Empire du monopole de l'enseignement public.

Une lutte acharnée s'engagea entre l'Église et l'Université au sujet de l'enseignement, l'une et l'autre s'accusant réciproquement de corrompre la jeunesse, de fausser les esprits, de pervertir les cœurs, d'atrophier les corps des jeunes gens.

Elles avaient absolument raison toutes les deux! l'enseignement universitaire et l'enseignement clérical tendaient à produire ces néfastes résultats aussi bien l'un que l'autre. Pour que nous ayons pu les supporter pendant tant de siècles, il faut vraiment que la nature soit bien forte et la culture bien peu efficace.

Travestissant les idées de Lamennais, qui voulait la liberté pour tous, les cléricaux prétendaient que le monopole, ou du moins la direction de l'enseignement public, fût confié à l'Église; les pseudo-libéraux réclamaient ce

privilège pour l'Université. A la liberté personne ne pensait. Le gouvernement hésitait, s'abstenait, vivait au jour le jour.

La Révolution de 1848 fut l'œuvre des deux partis extrêmes de la société

Les clérico-légitimistes n'acceptèrent jamais la révolution de 1830 et ne pardonnèrent pas à Louis-Philippe de s'être assis sur le trône des Bourbons: ce n'est pas eux qui l'y avaient hissé. Ils sapaient le gouvernement afin de revenir en arrière en politique comme en religion.

Les radicaux et les socialistes, pas plus satisfaits du *Philippisme* que du légitimisme, voulaient « aller de l'avant » et réclamaient le suffrage universel.

De leurs efforts combinés naquit la deuxième République. Ils furent aussi étonnés les uns que les autres de se trouver ensuite face à face devant le trône vide et la couronne à terre.

L'Église, n'ayant rien prévu, rien préparé, ne put faire autrement que d'accepter la république et de bénir les arbres de la liberté, quitte à étouffer le nouveau-né à la première occasion favorable.

La séparation des Églises et de l'État, demandée par Lamennais et Pierre Leroux à l'Assemblée, fut repoussée par l'État (Universitaire) aussi bien que par l'Église, tant par peur du socialisme que par horreur de la liberté.

La lutte entre l'Église et l'École aboutit à une transaction, la loi Falloux, qui ne mit pas fin à l'antagonisme : toujours il y a eu et il y aura antagonisme entre les corps privilégiés.

L'Église n'en devint pas plus populaire ni plus prospère. Sous le second Empire, les évêques se plaignent de plus en plus dans leurs mandements, de l'insuffisance, en quantité et en qualité, des vocations ecclésiastiques. Si les choses avaient continué de marcher sur ce pied, le catholicisme serait mort aujourd'hui suivant toute probabilité.

Fort heureusement pour lui, la troisième République est venue, qui a pris pour sa principale tâche de faire semblant de persécuter le catholicisme : *Le cléricalisme, voilà l'ennemi !*

Par cette politique l'État républicain a réussi à mécontenter tout le monde: les cléricaux, qui ne se trouvent jamais assez protégés, ne gardent aucune reconnaissance au gouvernement de ses gracieusetés, et profitent de ses semblants de persécution pour se poser en victimes et s'attirer la pitié des âmes sensibles et borgnes ; d'autre part, les républicains, qui n'ont vécu que de promesses et ont été presque absolument exclus des bénéfices et privilèges du régime qu'ils ont fondé, qu'ils soutiennent et défendent quand même, envers et contre tous.

L'État dit républicain a ainsi galvanisé l'Église, lui a donné un regain de vigueur et de popularité factice ; mais il lui a aussi communiqué une telle outrecuidance que, bien malgré lui, comme la Convention en 1795, il s'est vu réduit à la nécessité de prendre un parti extrême : la séparation.

CHAPITRE XXV

L'ÉTAT PRÉSENT DE LA QUESTION RELIGIEUSE

La séparation n'est voulue sincèrement ni par l'État, ni par l'Église. Elle ne peut même pas l'être dans l'état actuel de leur esprit.

L'idéal des catholiques est l'Église dominant l'État. L'idéal des politiciens est l'État maître de l'Église et le clergé serviteur du gouvernement.

Ni les catholiques, ni les politiques ne peuvent donc désirer la séparation ; ils ne la désirent pas ; ils s'y opposent même à l'envi, autant qu'ils le peuvent.

L'État espère toujours que l'Église modérera ses prétentions, et que l'harmonie concordataire se rétablira entre les deux pouvoirs qui prétendent diriger et exploiter les peuples.

L'Église espère-t-elle parvenir, par sa tactique, à reprendre la suprématie en France, ou bien est-elle poussée à la lutte contre la République par quelque puissance étrangère qui se joue de Rome en même temps que de Paris ?

Quoi qu'il en soit, l'Église — femme de peu de foi ou même de nulle foi — a une peur terrible que, séparée de l'État, les fidèles l'abandonnent et que les portes de l'enfer prévalent contre elle.

De son côté l'État craint fort que la liberté religieuse soit favorable au catholicisme et que cet éternel ennemi du laïcisme reprenne le dessus, renverse la République et expulse les républicains du pouvoir.

Pour se rassurer et se préserver d'un pareil désastre, l'État règle ce qu'il affecte d'ignorer, lie ce qu'il prétend séparer. Sa loi n'a pas moins de 44 articles, et ils ne sont pas courts, et ils ne sont que la préface des règlements et des procès qui suivent leur cours.

Quant à l'Église, selon sa coutume, elle temporise, elle *fabianise*, elle tâtonne et cherche les moyens de prendre sa revanche, de tourner la loi, de manœuvrer dans le réseau de procédure qui lui est tendu, de lasser la patience des fidèles, etc.

Bref, les anti-cléricaux espèrent enfin écraser *l'infâme ;* et les cléricaux redoutent que, sans protection de l'État, le catholicisme et même toute religion disparaisse.

Qui a raison ? Ni l'un ni l'autre des belligérants.

La vérité est que la séparation, dans quelques conditions qu'elle se fasse, ne peut nuire à la vraie religion. Comme on le prévoyait en 1795, « la séparation rend à l'Église son indépendance et lui offre l'occasion de se rapprocher de son esprit primitif » ; et comme l'a dit de notre temps Mgr d'Hulst, elle rend à l'Église « la dignité, l'indépendance... »

Mais c'est précisément là ce que n'ont jamais voulu les papes et ce qu'ils

ne peuvent vouloir, puisque ce serait vouloir se suicider. Aujourd'hui moins que jamais ils songent à se séparer de l'État. Le libéral Léon XIII est d'accord sur ce point avec l'absolutiste Pie X.

Dans sa lettre encyclique du 16 février 1892 (1), Léon XIII a formellement condamné la séparation. « Les catholiques, dit-il, ne sauraient trop se garder de soutenir une telle séparation. En effet, vouloir que l'État se sépare de l'Église, ce serait vouloir, par une conséquence logique, que l'Église fût réduite à la liberté de vivre selon le droit commun à tous les citoyens. »

Or, le droit commun, c'est ce que l'Église papiste ne veut à aucun prix. Ce qu'elle a toujours appelé *ses libertés*, ce sont ses privilèges. Ce que la papauté a par-dessus tout à cœur, c'est la *hiérarchie*, sa seule raison d'être, sa seule base, son seul soutien.

Supprimez la hiérarchie, vous ramenez le christianisme à son origine, à son « esprit primitif », et, du même coup, vous détruisez la papauté, qui est l'antipode de cet esprit primitif.

Pie X l'a compris aussi bien que tous ses prédécesseurs, et c'est effectivement très facile à comprendre. Quelle objection fait-il à la loi du 9 décembre 1905? Pourquoi rejette-t-il les associations cultuelles? Parce que, fondées par les fidèles, indépendantes des supérieurs ecclésiastiques, elles portent atteinte à la hiérarchie? Que demande le pape? Que les évêques aient la haute main sur ces associations.

Le pape a raison à son point de vue. Si les associations cultuelles sont indépendantes de l'autorité ecclésiastique, comme la loi l'établit, si elles ne sont pas dans la main des évêques, comme ceux-ci sont dans la main du pape, la hiérarchie tombe et avec elle le catholicisme; à moins qu'il ne se transforme, soit en retournant à son « esprit primitif », soit en adoptant un nouvel esprit.

Qu'adviendra-t-il de la loi?

Le mot d'ordre chez les catholiques est, pour le moment, l'obéissance au pape. Les fidèles s'abstiennent de créer des associations cultuelles. Mais il est possible que les plus impatients se lassent de cet état d'incertitude et créent des associations conformes à la loi.

Il y aura alors deux classes de catholiques, comme sous la Révolution il y eut les assermentés et les insermentés; les uns obéissant à Paris en désobéissant le moins possible à Rome, les autres obéissant à Rome et désobéissant nettement à Paris.

Et alors? Le pape ne reconnaîtra pas les associations cultuelles, légales devant l'État, illégales devant l'Église; mais il ne les excommuniera pas; il les tolérera, il patientera, comme il a fait sous la Révolution, attendant qu'un nouveau Napoléon établisse un nouveau concordat.

(1) Citée par M. G. de Molinari : *Religion*, p. 210.

D'ici là, il est fort possible que l'Espagne soit émancipée et que l'Église y soit aussi séparée de l'État; et il est peu probable que la France laisse un aventurier quelconque la ramener en arrière de deux siècles, au-dessous de la péninsule Ibérique.

Pour le moment donc, comme nous le disions avec Lamennais en commençant, la crise ne fait que commencer. La révolution religieuse est faite dans la chose, mais non dans les esprits. Et tant que cette dernière ne sera pas accomplie, la crise religieuse, la lutte entre l'État et l'Église continuera.

La séparation ne sera pas sincère, effective, pas même possible, tant que, des deux parts, on n'aura pas compris ce que nous avons essayé de démontrer dans ce livre, par le raisonnement et par les faits; que l'union de l'Église et de l'État, la protection de l'une par l'autre est nuisible à tous égards: à l'Église, à l'État, au clergé, au peuple, et ne profite *matériellement* qu'à un petit nombre d'intrigants qui, attirés dans la cléricature, par l'appât des privilèges dont paraît jouir cette profession, embrassent cette carrière sans vocation, dans le seul but de profiter des avantages que lui confère l'État.

Pour ces chevaliers d'industrie tous les moyens sont bons qui les conduisent à leur fin; ils supplantent ainsi les bons prêtres, les réduisent à la portion congrue; ils déshonorent par leurs débordements et la religion et l'humanité.

Notons que ces marchands du temple ne profitent pas eux-mêmes du régime protecteur.

D'abord, ils n'en tirent aucun avantage moral, au contraire: c'est une situation contre nature, violente et pénible que de toujours combattre, commettre des injustices, nuire à son prochain. Dans une pareille condition, on n'est jamais content de soi-même ni des autres.

Au point de vue matériel, si ces hommes turbulents, actifs, entreprenants n'avaient pas été dévoyés par le mirage des privilèges, ils auraient dirigé leur activité et exercé leurs facultés naturelles sur d'autres objets; ils auraient pu devenir de grands capitaines de l'industrie ou du commerce, et rendre ainsi d'importants services à la société et à l'humanité, tout en faisant leurs affaires et se créant une situation respectable et respectée, au lieu d'être les fléaux du genre humain.

La séparation ne sera donc possible que le jour où tout le monde (État, Église et Peuple), aura compris que la liberté seule est profitable à tous et à tous les points de vue; tandis que la protection de l'État tourne au détriment de tous et spécialement des protégés.

Quand les sectaires anti-cléricaux sauront que, persécuter la religion et la superstition, les mettre hors du droit commun, c'est les fortifier et se

nuire à eux-mêmes, ils y renonceront et laisseront la liberté à toutes les Églises.

Quand les sectaires cléricaux, d'autre part, auront compris que la liberté, le droit commun est le seul bon régime pour la religion comme pour toutes choses, non seulement ils renonceront à la protection de l'État et la refuseront même si elle leur est offerte ; mais ils s'uniront aux vrais libéraux pour répandre ces vérités dans le public, pour éclairer les hommes des autres professions et les décider à renoncer aussi à la protection et à la refuser.

Et alors, l'État?... L'État, ayant moins d'attributions, remplira moins mal celles qui lui resteront.

CHAPITRE XXVI

CONCLUSION

Le moyen de répandre les idées que nous venons d'exposer, de faire la révolution dans les esprits après l'avoir faite dans les choses, puisqu'on ne l'a pas faite avant?

Il est connu: c'est la propagande par toutes les voies : conférences, livres, brochures, journaux, etc.

Si l'on s'en était occupé depuis trente-huit ans que la République existe, suivant toute apparence, la séparation serait aujourd'hui accomplie et l'on n'en serait plus à la guerre politico-religieuse.

Au lieu de cela, tous les partis et même les gens n'appartenant à aucun parti, écartaient systématiquement cette question.

C'est en vain, pour mon compte, que j'ai tenté nombre de fois de faire insérer des articles en ce sens dans les périodiques même les plus libéraux. J'ai toujours été couvert de fleurs ou d'eau bénite, mais... éconduit : « Nous ne faisons pas de politique. Nous ne nous occupons pas des questions religieuses. Le moment n'est pas opportun. » Telles étaient les réponses que je recevais.

Le moment est-il venu?

En 1892, M. G. de Molinari, le doyen du libéralisme disait (1) : « Les religions, comme toutes les autres manifestations de l'activité humaine, se sont développées et ont prospéré en raison de l'indépendance et de la liberté dont elles jouissaient ; elles ont décliné et se sont corrompues sous le régime du monopole et des privilèges ; elles se sont relevées et leur action a été bienfaisante sous le régime de la concurrence. D'où il est permis de conclure que la séparation de l'Église et de l'État, réclamée par les radicaux et les socialistes et repoussée par les conservateurs, aurait pour résultat d'étendre et d'améliorer la culture religieuse. »

(1) *Religion*, par G. de Molinari, p. IX.

Et après avoir démontré cette thèse, l'éminent et toujours infatigable adversaire du protectionnisme sous toutes les formes conseillait de créer une association ayant pour objet « d'éclairer l'opinion sur les obstacles que le régime des privilèges des subventions et des réglementations oppose au progrès de la culture religieuse » (p. 257).

Puisqu'on fonde tant de *ligues* à tout propos et quelquefois hors de propos, ce serait peut-être là un moyen d'accélérer le mouvement libéral et d'opérer « dans les esprits » la séparation de l'État et de l'Église.

Une pareille ligue est-elle possible et a-t-elle quelque chance de succès?

Nous avons vu tout à l'heure que M. de Molinari comptait sur les radicaux et les socialistes. Mais depuis cette époque, tous ces amis du progrès et de la liberté ont fait du chemin. On sait qu'ils prétendent et promettent toujours d'exclure l'autorité de la politique; mais ils veulent introduire cette autorité dans le domaine économique.

Comment les socialistes réaliseront-ils la liberté politique? L'avenir le dira, puisque le présent ne suffit pas.

Quant à l'autorité en économique, elle est en opposition manifeste avec la liberté de la profession religieuse aussi bien qu'avec celle de tous les autres métiers et professions.

Les socialistes seront donc, encore moins que les conservateurs cléricalistes les plus irréductibles, disposés à entrer dans une Ligue pour la liberté religieuse. Aussi cléricaux à cet égard que les catholiques, ce qu'ils entendent par le mot liberté, c'est leur propre domination et, par conséquent, l'esclavage des autres.

La guerre politico-religieuse peut donc durer très longtemps, à moins que les socialistes ne renoncent à leur nouvelle utopie: *L'autorité en économique.*

Pourquoi pas? N'ont-ils pas déjà rejeté Saint-Simon et Laurier, pour Proudhon, Proudhon pour Marx, Marx pour... Ne désespérons donc pas. Un de plus, un de moins...

Il est naturel d'ignorer, et même d'errer, *errare humanum est;* il est honteux de ne pas apprendre.

Fin

Une séance de Matérialisation

Dans son article sur Miller, de février dernier, M. Léon Denis écrit: « Je persiste à considérer Miller comme un puissant médium ».

Je n'ai pas l'intention d'ouvrir une nouvelle polémique à ce sujet.

Et c'est seulement parce que, comme M. Léon Denis, je crois Miller un

puissant médium, que je n'hésite pas à donner aux lecteurs de la *Revue Spirite*, le compte rendu, sans phrases, d'une séance de matérialisations, inoubliable pour moi.

Les séances de Miller se composent toujours de deux parties. Dans la première il reste assis avec les assistants, et interroge parfois lui-même les apparitions qui se présentent. Dans la seconde partie il entre, avec sa chaise, dans le cabinet à matérialisations.

Et lorsqu'il est en transe les apparitions se succèdent plus vite.

Nous étions une vingtaine de personnes, amis ou connaissances, dans un salon, dont tous les meubles avaient été enlevés, sauf les sièges. Dans un angle un rideau noir formait le cabinet.

Au début de la séance, tandis que chacun échange ses réflexions, que l'on s'occupe du réglage de la lumière, Betsy l'esprit-guide du médium se fait entendre, et quelques instants après un bras sort du rideau, s'agite, en différents sens et à diverses hauteurs, puis disparaît.

Sur le conseil de Betsy, Miller entre dans le cabinet. Bientôt plusieurs apparitions se succèdent : c'est d'abord une forme masculine, qui se matérialise en dehors du cabinet et qui est suivie d'une autre plus petite, disant s'appeler « Jeannette Clément ». Elle n'est pas identifiée.

Une autre apparition donne comme nom « Jean Prévost ». On lui demande s'il est parent de M^me^ Prévost qui n'a pu venir à la séance ; il répond affirmativement et disparaît.

Une seconde matérialisation, en dehors du cabinet, a lieu. Lorsqu'elle a atteint son complet développement nous voyons une forme assez grande et mince qui s'annonce comme étant la princesse Wiezniewska. Elle se dématérialise sous nos yeux et est remplacée par M. Priet qui souhaite le bonsoir à tout le monde, nomme plusieurs personnes, embrasse M^me^ Priet, puis rentre dans le cabinet.

Une apparition de taille moyenne donne le nom de Marie Gaillard. On lui demande si elle vient pour M. Gailhard ancien directeur de l'Opéra qui avait été invité à la séance mais qui n'avait pu s'y rendre. Elle répond que non, et ajoute être connue de M^me^ Priet.

Betsy demande qu'on place une chaise au-devant des rideaux, ce qui est aussitôt fait. Une masse blanchâtre y descend, après avoir flotté, et s'y matérialise. C'est le D^r^ Benton, qui, de sa voix grave dit qu'il vient apporter une preuve de la survie. Il se dématérialise, tout en causant, sur cette même chaise où il s'est formé.

Les rideaux du cabinet s'entr'ouvent et trois formes se montrent simultanément. Ce sont les trois sœurs Fox. La tête de chacune d'elles est nimbée d'un bandeau lumineux.

Ensuite apparaît Lilye Roberts qui montre ses mains et ses bras nus.

Elle frappe ses mains l'une contre l'autre, et les fait claquer. Elle se penche à droite et à gauche pour permettre à tous de bien l'examiner. Sa robe est légèrement phosphorescente. Elle disparaît quelques secondes derrière le rideau, revient, demande si on la voit bien, souhaite le bonsoir à l'assistance, et se retire.

Une très grande apparition sort alors du cabinet. C'est un Indien de forte corpulence. Il parle peu, son langage est du mauvais anglais, et sa gorge émet des sons gutturaux.

Dès qu'il est parti, c'est Betsy qui vient se montrer ; sa figure n'est pas voilée. Elle rit et demande si on la voit bien. Selon son habitude elle s'entretient de diverses choses avec les assistants. Elle annonce que le médium va quitter Paris pour l'Amérique. Elle invite le cercle à bien faire attention car elle va projeter le médium hors du cabinet, dit-elle. Elle prononce « Good Night » et disparaît ; au même instant Miller est poussé hors du cabinet à demi entransé.

. . . . . .

Voilà donc une séance de Miller comme nous en avons vu plusieurs. Mais revenons à la première apparition que je n'ai fait, tout d'abord, que citer.

Miller venait d'entrer dans le cabinet. On vit soudain en haut des rideaux, une sorte de sphère blanchâtre, vaporeuse flottant de gauche à droite, de droite à gauche, descendant lentement, tout en continuant ses mouvements de balancement, jusqu'à ce qu'elle eut atteint le parquet.

Alors cette masse brumeuse devient de plus en plus compacte, grandit, s'élève progressivement, en même temps qu'elle s'élargit, se développe jusqu'à atteindre la hauteur d'une personne de taille au-dessus de la moyenne, de corpulence plutôt mince ; et une forme masculine parfaitement matérialisée donne son nom : « Josselme-Monroc » ; ajoutant en s'adressant à deux personnes de l'assistance, à sa femme et à son fils : « Venez ».

Mme J.-M. et son fils s'approchent de l'apparition, l'embrassent et en sont embrassés tour à tour devant les témoins émus de cette scène touchante. Mme J.-M. remarque que la main qu'elle caresse est fine et longue, tandis que celle du médium est forte ; que la silhouette est mince, et le médium gros et large ; que l'apparition se sert, pour leur parler, des expressions dont se servait son mari, complètement inconnu du médium et des assistants. M. J.-M. fait remarquer que la moustache de l'apparition est semblable à celle que portait son père.

Tandis que Mme J.-M. et son fils échangent quelques mots avec le fantôme, celui-ci commence alors, tout en continuant de causer avec les siens, à diminuer peu à peu, semblant fondre par sa base, ou s'enfoncer dans le tapis qui recouvre le parquet du salon, cependant que Mme J.-M. maintient ses mains sur ses épaules. Au fur et à mesure que l'apparition descend,

Mme J.-M. la suit dans son mouvement d'abaissement et finalement elle doit s'agenouiller pour conserver entre ses mains le peu qui reste de la forme, c'est-à-dire grand comme un mouchoir, d'étoffe presque fluide.

Une nouvelle apparition l'oblige à se relever, ne voulant pas nuire à cette formation.

Mais une importante constatation a été faite par Mme J.-M. concernant le processus de la dématérialisation qui s'était produite sous ses mains. Elle en informe immédiatement l'assistance, MM. Maxwel et Chartier entre autres, en leur disant que lorsque le fantôme était complètement formé, la sensation éprouvée par ses mains au contact des draperies qui l'entouraient était identique à celle qu'aurait provoqué de la mousseline ordinaire ; tandis qu'au moment où il ne restait plus qu'une petite masse blanchâtre sur le tapis la sensation était tout autre et semblable à celle produite par de la mousseline extrêmement légère, une étoffe fluide pour ainsi dire.

Le point intéressant à noter, c'est que ce changement de nature du tissu blanc qui enveloppait l'apparition, s'est produit sous les mains de Mme J.-M., qui affirme, de la façon la plus catégorique, avoir ainsi constaté la dématérialisation, non seulement du fantôme, mais aussi celle des draperies qu'elle tenait.

C'est pourquoi après de pareilles expériences, je persiste à croire que Miller est un puissant médium.

M. MONROC-VERMONT.

AU CIMETIÈRE MONTMARTRE

O cité de la mort par les vivants parée,
Ville attachée au flanc de la butte sacrée
Par le sang fécond des martyrs,
Nécropole du Nord dont les murailles tristes
Entourent les tombeaux au milieu des artistes
Et du Montmartre des plaisirs.

Des spectres lumineux passent dans tes allées,
Ils marchent en glissant autour des mausolées
Avec une grave lenteur,
Parlant de leurs travaux, d'œuvres inachevées,
Ames qui se cherchaient et se sont retrouvées
Dans l'au-delà libérateur.

Voici l'artiste pur des Émaux et Camées,
Celui qui traduisit en strophes enflammées
Ta tragi-comédie, ô mort!
Théophile Gautier, romancier et poète;
Puis Alfred de Vigny, la grande ombre inquiète,
Le penseur toujours fier et fort.

La muse d'Henri Heine, à la verve ironique,
Tour à tour chante et rit, Méry le satirique
Frappe les abus sans détour;
Delphine Gay compose un gracieux poème;
Le doux Henri Murger chante encor sa bohème.
Et Nadaud chansonne l'amour.

Voici Stendhal pliant son style à l'analyse;
Ducange avec Thiboust qui mélodramatise;
Gozlan, le conteur ravissant,
Ernest Renan, chercheur de la philosophie,
Qui la couvre de mots d'une sainte magie
Comme d'un voile éblouissant;

Les frères de Goncourt unissant leurs pensées
Pour mettre simplement en phrases cadencées
La vivante réalité;
Sarcey qui sait juger les spectacles tragiques
Et croit trouver au fond des grands auteurs classiques
La source de toute beauté.

Là-bas c'est Frédéric Lemaître dans un drame,
Deslandes se confie à Samson qui déclame;
Et plus loin Carlotta Patti
Chante un air d'opéra qui pénètre et transporte
La foule des esprits et sa voix souple et forte
Dans tous les cœurs a retenti.

Dumas fils et Meillac rêvent des comédies,
Dramatisant la vie en des thèses hardies
Où luttent l'esprit et le cœur;
Gonzalès se complaît aux récits populaires.
C'est vous, charmeurs sacrés, dont les voix nous sont chères,
Musiciens, sublime chœur!

C'est Ambroise Thomas qui médite et s'inspire
Des belles fictions de Gœthe et de Shakspeare,
C'est l'audacieux Berlioz
Mêlant aux sentiments l'ardente symphonie,
Offenbach exhalant son comique génie,
Riant de l'Olympe et d'Eros.

C'est Halévy qui fait encor pleurer la Juive,
Victor Massé dont la musique claire et vive
Chante Galathée et le vin.
Adam a des accords délicats et limpides ;
Le chantre de Lackmé fait danser les sylphides
Dans des farandoles sans fin.

Guillaumet et Troyon, Ary Scheffer et Greuze,
De Neuville, Henner d'une main plus heureuse
Idéalisent la couleur;
Voici Paul Delaroche évoquant notre histoire,
Puis Horace Vernet éternisant la gloire
De la France et de l'Empereur.

Là-bas Aimé Millet retrouve sa statue
De Baudin, ce lion qu'on défie et qu'on tue,
Couchée en bronze ainsi qu'un dieu,
Autour de la *Douleur* que modela Gérôme,
Le sculpteur consolé vient rôder en fantôme
Avec son fils sous le ciel bleu.

Ici Waldeck-Rousseau fait assaut d'éloquence
Avec Jules Simon et pour la libre France
Leurs deux cœurs confondent leurs vœux.
Charcot pénètre encor les lois de l'hystérie,
Le baron du Potet voit sans forfanterie
Progresser le sommeil nerveux.

Le général Travot vengé de l'injustice
Pour parler liberté, patrie et sacrifice
Rejoint l'ombre de Cavaignac,
Près du cœur précieux du grand maréchal Lannes;
Pour te vaincre Fourier fouille tes noirs arcanes,
O misère, insondable lac !

Voici pour honorer la bienfaisance exquise
Ton énorme statue, initié Moïse,
Devant la tombe d'Osiris,
Daniel Osiris, l'opulent philanthrope;
Et vous tous, morts obscurs qu'à nos yeux enveloppe
Le voile ténébreux d'Isis.

Celle que Dumas fils appela Marguerite,
Dame aux Camélias, s'abandonne et palpite
Ressuscitée au bras d'Armand;
Comme eux d'autres amants goûtent l'hymen suprême,
Humbles ou glorieux, l'aile de l'amour même
Sur tous plane éternellement.

(Extrait *De la Vie au Mystère.*)

Paris, décembre 1908.

JULIEN LARROCHE.

AIMEZ-VOUS

Par SALVATOR DELAVILLE (CHARLES LETORT).

Un volume à 3 fr. 50, Beaudelot, éditeur; en vente à la librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Aimez-vous est un roman, mais un roman qui a pour base la plus pure philosophie spiritualiste dégagée de tout dogme, quel qu'il soit, un roman qui va plus loin qu'une œuvre de fiction ordinaire puisqu'il dépeint, avec une simplicité et une sobriété qui rappellent certaines œuvres de Charles Dickens et de George Eliot, des événements d'un réalisme dramatique intense.

Un homme qui revient de la Nouvelle-Calédonie, du bagne, Yvon Kerkoff, est en face de M. Eugène Langalière, et il l'accuse d'être la cause de tous les malheurs qui lui sont arrivés. Autrefois, étant l'employé d'Eugène Langalière, il a commis un abus de confiance au détriment de son patron, détournant une petite somme de la caisse qui lui était confiée, et M. Langalière, qui n'a pas voulu croire à son repentir, à ses promesses de réparer sa faute, a été sans miséricorde pour lui, l'a fait arrêter, et il a été condamné à la prison. Cette condamnation a mis Kerkoff au ban de la société, l'a jeté parmi les misérables, les parias et les damnés sociaux. « Votre manque de

miséricorde m'a perdu, — crie Kerkoff à Langalière ; — vous êtes la cause de tous les malheurs qui me sont arrivés, aussi craignez, car je me vengerai. » Un prêtre survient à ce moment, un des curés de la commune où se passe la scène, et il emmène avec lui l'ex-bagnard, qui lui raconte sa vie depuis son enfance jusqu'au présent moment. C'est un tableau éloquent dans sa simplicité; on y voit la centrale, le bagne, les damnés et les parias sociaux. Cette vie de souffrances d'Yvon Kerkoff fait réfléchir. Quels enseignements donne au lecteur l'état d'âme de cet homme que la sévérité de la peine encourue jadis, après l'avoir jeté dans l'enfer social, a rempli de haine. Mais au fond de tout être il y a quelque chose de bon, et Kerkoff, qui n'a jamais été un malfaiteur, un méchant homme, garde au cœur, peut-être à son insu, et malgré toutes les injustices qu'il a subies, le sentiment du bien et du vrai, et le besoin d'amour. Après sa rencontre avec l'abbé Gouessant, ce damné social se transforme et se régénère, et sa mort, dramatique, palpitante, est un acte d'amour et de pardon qui contraste avec toute sa vie misérable et infortunée.

Maintenant quelle belle création que cet abbé Aimé Gouessant, ce prêtre charitable qui montre tant de compassion envers celui qui lui narre sa désastreuse destinée, de cet apôtre sans prétentions qui ne vit que pour la grande loi d'amour, et qui sait comprendre les hommes et les élever en faisant appel à ce qu'il y a de meilleur en eux.

Aimez-vous est un livre qu'on lit tout d'une haleine ; on peut le placer dans un coin de sa bibliothèque pour le reprendre et le relire. Il repose de la littérature courante, vide le plus souvent, ou traitant de sujets inutiles, sans aucune portée littéraire, sociale. L'auteur ne peut qu'être félicité pour son sujet, qui est de s'aimer et d'être justes et miséricordieux les uns envers les autres, non seulement pour que le poids des épreuves terrestres soit rendu supportable au plus grand nombre, mais encore parce que l'amour seul est capable d'élever l'homme et de le rendre heureux à quelque degré qu'il se trouve placé sur l'échelle sociale. Les spirites n'auront pas de peine à reconnaître dans l'auteur un des leurs ; il prouve d'ailleurs sa parfaite connaissance des phénomènes psychiques en y faisant allusion deux ou trois fois au cours du récit, avec une exactitude rigoureuse et avec la sobriété qui caractérise ce livre.

Nous ne pouvons nous étendre dans un si court article sur les qualités d'*Aimez-vous* ; disons seulement que le plan en est simple et parfait, c'est-à-dire qu'il est composé comme on ne compose plus guère aujourd'hui, que les personnages ne sont pas les n'importe qui que nous voyons dans tant d'œuvres de fiction, qu'ils sont créés, c'est-à-dire que ce sont des êtres individualisés, agissant selon leur nature, leur caractère et leurs idées. Cela, c'est le plus haut degré de l'art.

L'ouvrage porte un titre général: *L'Éternelle Comédie*, et au verso du faux-titre l'auteur annonce plusieurs autres œuvres faisant partie de cette *Éternelle Comédie*. Ce serait dommage si ces œuvres ne paraissaient pas, si l'auteur ne remplissait pas tout son programme, car *Aimez-vous*, qui est un tout complet, fait beaucoup espérer pour ce qui devrait suivre ; aussi engageons-nous fortement l'auteur à continuer *L'Éternelle Comédie*.

Aimez-vous est dédié à la mémoire de « Bonne Maman » (Rufina Noeggerath), auteur de la *Survie*, *l'écho de l'au-delà*, et on lit dans la dédicace : « Ce livre, écrit selon votre esprit, devait donc vous être dédié... Vous l'aimerez, car vous poursuivez toujours la mission que vous vous étiez donnée sur terre, nos chers disparus continuant de s'intéresser à nous et à nos actions. »

SOMEBODY.

UNE SERVANTE DE FERME SOMNAMBULE

(Extrait du *Matin*, du 18 octobre.)

C'est à Gan, près de Pau, sur les coteaux de Jurançon où se récolte le bon vin cher à Henri IV, que notre héroïne a vu le jour, il y a environ dix-neuf ans.

Le docteur qui l'emploie comme fille de ferme croit tout simplement être en présence d'un cas d'hystérie, mais il faut avouer que cette maladie revêt chez la jeune servante des formes bien inattendues.

A toute heure du jour, la petite s'endort brusquement et, les yeux clos, n'en continue pas moins à marcher, à parler, en un mot, à vaquer à ses occupations.

Il y a environ deux ans, Henriette — tel est son nom — qui était occupée à traire les vaches, s'enfuit de l'étable en criant : « Mon père vient d'être tué par un coup de fusil ! »

Le fait était exact: surpris en conversation galante avec une femme mariée, le père de la servante, qui essayait de s'enfuir par les toits, avait été tué par le mari à l'heure précise où sa fille avait eu sa vision télépathique.

Mais arrivons au fait qui est l'objet de cette histoire. Il nous a été conté par le docteur lui-même, en présence de plusieurs témoins, au cours d'un récent séjour dans les Basses-Pyrénées.

— Vous savez, nous disait l'aimable praticien, que pendant la saison je me rends à Eaux-Bonnes, où je suis médecin consultant.

« Or, le 31 août dernier, un de mes confrères de Pau, le Dr Meunier, qui réside également à Eaux-Bonnes pendant la saison, fut victime d'un vol important. Rentrant chez lui, il trouva les tiroirs de son bureau fracturés et constata la disparition d'une somme de trois mille francs. La police locale ne put découvrir l'auteur de ce vol, et ces derniers temps, deux agents des brigades mobiles furent envoyés de Bordeaux pour enquêter. Ayant entendu parler de ma bonne, ils vinrent ici me prier de leur confier Henriette. J'y acquiesçai de bonne grâce, et tout en les prévenant que je ne croyais pas beaucoup au succès final, tous nous partîmes à Eaux-Bonnes en automobile.

« Une fois endormie, la bonne fut interrogée par les agents. Aux questions qui lui étaient posées, elle répondit qu'elle voyait les voleurs et indiqua l'endroit où l'argent était caché. Elle nous conduisit même dans un bois où nous découvrîmes des morceaux de jupon qui avaient appartenu, disait-elle, aux voleurs.

Le lendemain, les agents procédaient à une double arrestation.

Ce qui nous a semblé intéressant, ce n'est pas tant d'être certain que la bonne avait vu juste que de voir, pour la première fois peut-être, la justice officielle recourir à l'hypnotisme pour s'éclairer.

Ligue Spiritualiste française

Les vacances ont retardé la publication annoncée des statuts de cette ligue ; mais qu'on se rassure : le projet n'est pas abandonné et sera très prochainement soumis à l'examen de nos amis.

RIVALES

(*Suite.*)

O surprise ! Estelle, sous le contrôle de cette influence étrangère, Estelle était une tout autre personne ; et, sans le savoir, Aimée ne tarda pas à dénouer le nœud gordien.

« On dirait », s'écria-t-elle un jour, « qu'une autre âme habite le corps d'Estelle ! »

L'autre âme, tout d'abord, leur demanda de l'appeler Stella. C'était, évidemment, l'âme d'une femme de grande race, l'âme d'une femme ayant des pensées acquises, et une manière de s'exprimer pleine de charme et de déli-

catesse. A la fois excessivement gaie et douce, elle contrastait avec Estelle toujours brusque, bruyante, tapageuse même !

Enfin Stella était une personne accomplie. Elle dessinait facilement, mais d'une manière un peu archaïque. Elle chantait comme un ange, et, souvent, elle jouait, sur le piano, des airs vieillots, faisant songer à Marie-Antoinette au clavecin !

Estelle, au contraire, n'avait même pas profité de ce qu'on avait essayé de lui apprendre à l'école du village, et tous ses efforts artistiques se bornaient à garnir ses chapeaux, de manière à imiter le plus possible les chefs-d'œuvre visibles sous les arcades Bab-Azoum !...

Stella avait une connaissance approfondie des écrivains français du XVIII^e^ siècle. On aurait même dit qu'elle les avait intimement connus : mais, toujours elle restait la grande dame qu'un abîme séparait de ces « écrivassiers ». En effet, elle disait avoir été la femme d'un marquis français du XVIII^e^ siècle, exquis mauvais sujet, qui n'avait été sublime que devant la mort ! Ils étaient montés, tous deux, sur la même charrette, et avaient été guillotinés dans la même matinée.

Elle assurait cependant être née en Écosse. Du reste, elle parlait l'anglais avec une pureté extrême. Quelquefois, même, elle s'amusait à réciter des phrases gaéliques qu'elle avait apprises tout enfant, en jouant avec les serviteurs *higlanders* (1) du château de ses pères. Mais, en général, elle était fort réservée sur toute cette phase de son passé et sur tout ce qui avait précédé son apparition à la villa des Perles.

« Non ! » s'écriait Aimée, au début de ces étranges manifestations, « non ! Stella n'est pas Estelle ! Elle est mille fois meilleure !... »

« Elles n'ont pas les mêmes allures », concluait Guy, essayant de reprendre son air philosophique légèrement dérangé par ces événements. « Stella est un pur sang du Hedjaz ; Estelle... une petite jument algérienne... gentillette, mais commune. »

Tous deux inventèrent épreuves sur épreuves pour s'assurer que Stella n'était pas une seconde personnalité d'Estelle. Pas une seule fois, ils ne purent la prendre en défaut. Stella disait qu'elle sentait leurs pensées, mais qu'elle ne voulait pas s'abaisser à regarder par le trou de leurs serrures ! Il fallait leur permission ajoutait-elle, pour pouvoir lire ouvertement dans leurs cerveaux...

M^me^ Beauregard ne tarda pas à confier à son ami Fabien le secret des étranges phénomènes qui avaient lieu chez elle ; et, quand il entendit parler de ce cas extraordinaire, celui-ci n'eut pas un instant de répit avant d'avoir persuadé à Aimée de lui permettre de rencontrer M^lle^ Solano à la villa des Perles.

(1) Montagnards du nord de l'Écosse.

Jamais Fabien ne s'était soucié d'une femme : il se croyait cuirassé contre toute la gent féminine, qu'il méprisait en général profondément.

Aussi Aimée, qui le connaissait bien, ne songeait pas à redouter autre chose de sa part qu'une trop ardente curiosité scientifique. Elle se trompait !!! Bientôt, elle dut assister à un roman fantastique, qui déroula ses péripéties devant elle. Fabien, tout d'abord, se piqua au jeu, puis il fut, tour à tour, ravi, enchanté, ébloui ! Enfin le brillant et savant ingénieur devint amoureux, amoureux comme un fou, de l'être étrange qui avait nom Stella !!!

Parvenue à ce point des souvenirs qu'elle passait en revue, Aimée s'arrêta.... Depuis quelque temps elle avait beaucoup lu, beaucoup étudié. Elle avait *dévoré* — le mot n'est pas de trop — les ouvrages de ces illustres Étrangers qui n'ont pas craint de soulever le voile d'Isis d'une main sûre et ferme. Elle savait que des hommes, savants entre tous, avaient étudié froidement des phénomènes du même genre.... Et malgré tout ! elle frissonnait encore, en contemplant son amie ! elle frissonnait ! tout en admirant ce port de tête royal ! cette altière coiffure rappelant celle de Diane de Poitiers ! cette tournure ondoyante ! ces yeux verts jetant de temps à autre des flammes mystérieuses !

Stella, tout à coup, cessa d'égrener des perles au piano.

« Aimée », dit-elle, « je sais que Mme du Mesnil vous a parlé de René de Villebois ! Vraiment, il a trop peu de tenue ! Mais ce malheureux ne sait plus où il en est, entre moi et Estelle ! et j'éprouve un plaisir infini à le remettre à sa place ! Aussi a-t-il déclaré que la seule chose décidément remarquable en Mme d'Hauterive, c'était sa beauté !... Petit serpent !... Mais, pour en revenir à cette belle Mme du Mesnil, Fabien permet, et moi je désire que vous lui disiez *toute, toute la vérité*.... Elle me plaît infiniment.... et, je souhaite qu'elle m'aime *moi*, — *moi Stella* et non pas Estelle !! »

« Comme vous détestez *l'autre !* Jadis il n'en était pas ainsi. »

« Non ! je l'aurais plutôt aimée ; mais maintenant, elle devient de jour en jour plus ennuyeuse et plus mauvaise... Ah ! ma chérie, aimeriez-vous une femme qui pourrait être constamment avec votre mari à essayer de se faire bien venir de lui ? Et elle est si jolie ! Elle me ressemble tant ! Mais, je suis encore plus jolie qu'elle n'est-ce pas ? » ajouta Stella vivement, la femme ne perdant jamais ses droits.... « Ah ! mes chers bien-aimés ! que je voudrais pouvoir rester avec vous, et n'avoir plus besoin d'elle ! »

« Mais Stella », dit Aimée, « vous savez tant de choses, vous ! L'espace vous est ouvert. »

Les yeux de son amie prirent une expression mystérieuse.

« Je suis effrayée de tout ce que je sais », dit-elle, mais après tout, l'autre monde n'est pas si différent de celui-ci, que vous vous l'imaginez. On ne

peut pas s'y passer davantage d'espoir.... de foi.... et d'amour ; et je n'ai jamais connu l'amour — jamais ! avant de connaître Fabien ! »

Son mari lui prit doucement une de ses fines mains qu'il baisa tendrement.

« Mais », reprit Aimée en hésitant, « tout cela n'empêche pas que la situation ne soit dure pour *Estelle !* »

« Dure ! Et pourquoi ? Fabien n'est pas son mari ! Elle ne s'en soucie pas — ou plutôt, elle ne s'en souciait pas. — Elle n'a pas le droit d'essayer de se faire aimer de lui !!... Je saurai bien l'en empêcher !... Ah !... Je *le* sens !... Je ne peux pas rester plus longtemps !... à revoir... à bientôt... mes chéris !... »

En ce disant, elle se rejeta en arrière ; ses yeux se fermèrent : toute expression disparut du visage, le corps s'affaissa. Elle resta là, froide, inanimée, comme morte. On aurait dit un beau lys blanc fauché sur sa tige !

Fabien et Aimée étaient trop habitués au phénomène pour s'en effrayer ; mais ils soupirèrent tous deux.

« Ah ! comment cela finira-t-il ? » répéta encore Mme Beauregard, « l'avenir m'épouvante ! »

Fabien la regarda fixement.

« J'ai confiance », dit-il. « *Elle sera la plus forte.* »

. . . . . .

. . . . . .

Quelques minutes s'écoulèrent ; puis la statue de marbre, étendue auprès d'eux, s'anima : les yeux s'ouvrirent, le corps se redressa... *Estelle était revenue.*

Elle regarda autour d'elle, d'un air de mauvaise humeur, se rendit compte où elle était ; puis, dévisageant Fabien et Aimée, à tour de rôle, elle abaissa les coins de sa cruelle bouche italienne et sourit avec méchanceté.

« Oui, vous regrettez votre Stella, cela se voit ! Vous êtes bien élevés tous deux !... Vous la valez ! Avec cela qu'elle est polie !... Elle est toujours à sauter sur moi !... Mais, vous la trouvez parfaite ! »

Fabien répondit avec une douceur voulue :

« Allons, Estelle, calmez-vous. Puisque vous ne semblez pas satisfaite d'être ici, nous allons prendre congé de Mme de Beauregard, et rentrer à la maison. »

— « A la maison ! » cria Estelle, « est-ce que j'ai une maison moi !!... Pas plus de maison que de mari !!... Oh ! ce n'est pas juste !... Je n'ai rien à moi !... Pas même mon propre corps !!! »

La bonne Aimée sentit comme un dard lui traverser le cœur ; elle se trouvait en face d'une tragédie étrange. Estelle pouvait être vulgaire, commune, légère ; mais elle était femme, et comme femme elle devait cruellement souffrir.

Fabien, lui, ne ressentit pas la moindre compassion.

« Vous saviez », dit-il d'un ton glacial, « à quoi vous vous engagiez. Je ne

vous ai pas prise par surprise. J'ai tenu, moi, toutes mes promesses, et je respecte toutes nos conventions. »

« Oh ! vous êtes parfait ! » cria Estelle, « parfait ! irréprochable ! Vous ne resteriez pas une minute près de moi, s'il y avait moyen de l'empêcher !! Je voudrais seulement que votre Stella fût aussi réservée !... Vile intrigante !... Perfide créature !!... Voleuse !!... Ne pas même m'avoir laissé assister à mon propre mariage !!! Et ce matin, j'étais triste et nerveuse, j'ai demandé à monsieur de m'embrasser : c'était devant la femme de chambre, aussi il a bien été obligé de le faire ! Mais, après !!... après, monsieur m'intima que ce n'était pas dans notre marché ! et il me signifia de ne plus recommencer !! »

Elle se leva d'un bond et tapa du pied avec fureur.

« Et je lui pardonnerais cela ? Oh ! je le hais ! Madame Beauregard, je le hais !!! »

Elle se jeta tout de son long sur la chaise longue et éclata en sanglots, en se cachant le visage dans les coussins soyeux.

« Là ! vous voyez ! » dit M. d'Hauterive d'un ton méprisant.

A son profond étonnement, la douce Aimée se tourna contre lui.

« Oh ! Fabien ! c'est trop fort ! » s'écria-t-elle, « quelle est donc la femme qui vous pardonnerait de l'accuser de se jeter ainsi à votre tête ? Vous êtes par trop aveugle !!!... Allons Estelle ! Il n'est pas méchant ; il n'a pas voulu vous faire de la peine. Allons relevez-vous. Voulez-vous écraser votre délicieux jabot. Vous savez comme la mousseline de soie se chiffonne vite ! Fabien ! dites-lui que vous n'aviez pas l'intention de la blesser. »

« Non, certes », dit Fabien, encore ahuri de la sortie de son amie. « Pardonnez-moi, Estelle, si je vous ai fait de la peine. Mon désir est de vous traiter toujours avec respect et avec toute la bonté possible. »

Estelle s'assit et se prit machinalement à arranger sa toilette endommagée. Elle regarda Fabien d'un air adouci.

« Oh ! nous nous entendrions certainement, si elle nous laissait seulement tranquille ; mais, comment voulez-vous que je sois gentille ? (Ici, sa voix de contralto prit un ton d'ironie amère.) Je ne m'appartiens plus ! Je ne suis plus — rien ! — rien ! »

(*A suivre.*) CARMENCITA NOEL

La Pensée de Jésus (Suite)

62. Qui vous condamne condamne votre Maître Jésus, qui vous hait le hait, qui vous aime l'aime. La robe ou l'habit ne vaut rien, le caractère

imprimé par les hommes n'est rien. Dieu seul donne le caractère et la mission.

63. Ainsi en fut-il du Fils de l'homme. Il n'appartenait pas à la caste sacerdotale, il ne reçut aucun pouvoir de la main des hommes, toute sa puissance venait de Dieu, qui seul donne la puissance véritable, et traite chacun selon ses mérites ou ses démérites.

64. Je ne vous dirai pas de vous méfier des faux prophètes ; les temps on changé, ils ne sont plus dangereux aujourd'hui. La puissance sur laquelle reposaient leurs prétentions se fond d'heure en heure au soleil de la vérité. Je vous dirai : aimez-les, convertissez-les.

65. Aimez-les pour les convertir, convertissez-les pour être aimés d'eux. Qu'ils comprennent enfin la toute-puissance de l'amour. Quel que soit leur désir de dominer, ils ne parviendront à la vraie domination qu'en servant leurs semblables.

66. On n'est aimé par les hommes arriérés qu'à cause des services rendus, et seulement quand ils en comprennent la valeur. Ce qui est bon attire, ce qui est mauvais repousse. Mais à qui est-il donné de distinguer le bon du mauvais ?

67. L'homme désintéressé travaille pour ses frères en dépit de toutes les déceptions dont on l'abreuve, malgré toutes les injures qu'on déverse sur lui. Sa récompense est tout entière dans l'accomplissement du devoir, il trouve même une douceur plus grande dans de plus grandes amertumes, car il transforme tout par ses actes.

68. Sous ses effluves sains et relativement puissants le poison le plus violent se transforme en un bienfaisant remède. Le mal se change en bien, la haine devient amour.

69. Aimez donc votre prochain, car cet amour montera jusqu'à votre Père céleste, et vous aurez accompli jusqu'à un *iota* toutes les prescriptions de la loi. Observez-vous sans cesse en ce qui concerne « ce grand commandement ». Non seulement vous vivrez, mais il vous sera donné de transmettre la vraie vie à votre prochain.

CHAPITRE III

LA CONSCIENCE

Les deux consciences. — La volonté. — Guides nécessaires. — Comment se forme la volonté ? Le domaine du positif. — Illégitimité de l'anathème. — Agrandir la conscience. — Fuir l'ambition. — Protection des Invisibles. — Précautions vis-à-vis des médiums. — Mal intentionnés. — La prière. — Union. — La conscience et le fils de l'homme. — Force de la pureté d'intention. — Le pasteur c'est la conscience.

1. La conscience est un miroir qui reflète les actions de l'homme. C'est aussi la pierre de touche à l'aide de laquelle on constate leur valeur vérita-

ble. Elle se transforme par l'usage qu'on en fait et finit par devenir le guide le plus certain auquel l'homme puisse avoir recours.

2. Il n'y a que l'homme très avancé qui peut sans crainte se reposer du choix de ses actions sur sa propre conscience ; et encore il ne peut se passer des conseils venus de l'extérieur dans les cas difficiles qui se présentent. Quelque soit son degré d'avancement, il est des difficultés qu'il ne saurait résoudre par lui-même.

3. De là deux consciences, deux guides intimes, dont l'un est toujours subordonné à l'autre. Heureux celui qui écoute les bons conseils que lui suggèrent les Envoyés de Dieu ! Le bonheur agit seulement dans l'union parfaite de ces deux consciences.

4. Tout homme est un élève auquel les leçons d'un maître sont nécessaires. Il s'agit ici d'un maître fraternel non d'un pédant égoïste ayant seulement en vue sa propre gloire ou son propre intérêt. Le véritable maître est la conscience supérieure de l'élève.

5. L'Esprit protecteur, l'ange gardien, que Dieu place auprès de chaque intelligence, incarnée ou non, nourrit sa protégée de sa propre substance. Il lui donne son savoir et son élévation, il lui prépare une forte et saine nourriture avec la chair et le sang de ses propres pensées. Par ses efforts constants il accroît l'essence même de la conscience de sa protégée.

6. C'est par ce travail jamais interrompu que se produit le progrès dans l'être. La science de l'infini coule goutte à goutte dans la conscience personnelle du protégé et lui donne une vigueur, une solidité, une clarté inconnues jusque-là. Elle s'assimile ces dons nouveaux avec plus ou moins de facilité, ce qui témoigne du plus ou moins de progrès accompli.

7. La ferme volonté de recevoir ces dons et de les faire tourner au profit de tout est ce qu'on doit tout d'abord chercher à conquérir. Mais la volonté ne s'aquiert pas tout d'un coup, on ne passe pas sans transition de la faiblesse à la force. Savoir faire chaque jour un pas nouveau dans la voie, quelque petit qu'on le suppose, c'est obéir à la loi du progrès, accomplir la volonté de Dieu.

8. Sans conscience il n'y a pas de volonté. Sans protection il ne saurait y avoir de conscience. Avant de pouvoir s'étudier lui-même, l'homme doit apprendre à observer, et la science d'observation ne s'apprend pas sans guides.

9. La conscience acquise est le résultat du travail de l'homme lui-même guidé, soutenu par ses esprits protecteurs. Ils lui ont d'abord inspiré le désir de s'instruire, puis du désir ils l'ont fait passer à l'exécution ; mais il a fallu au protégé la volonté d'obéir à ces inspirations bienfaisantes.

10. Comment cette volonté s'est-elle constituée dans l'être ? Par quelles phases diverses sont passées ces facultés qui existaient en germe au fond

de son intelligence endormie ? C'est ce que l'avenir vous apprendra ; c'est ce que des chercheurs hardis trouveront peut-être. Pour le moment, la solution de ces questions, bien que très intéressantes, n'est que d'une médiocre importance en ce qui touche le progrès moral.

11. Dans un siècle positif et pratique, il faut être pratique et positif. Je ne dis pas qu'on doive se courber devant les idées du siècle et adopter ses opinions sans les avoir examinées. On doit au contraire réagir contre tout ce qui semble mauvais et mettre à sa place des idées bonnes et saines. Pour cela il faut faire entrer ces dernières dans le domaine du positif.

12. C'est ainsi que le missionnaire Allan Kardec a constamment opposé des faits aux négations sans preuves des adversaires du spiritisme. C'est ainsi que le fils de l'homme, dans un siècle beaucoup moins éclairé que celui-ci, a toujours appuyé ses paroles sur des actes au milieu des murmures et des anathèmes des pharisiens.

13. L'anathème est une arme de guerre qui ne sied pas à des mains chrétiennes. Paul s'est gravement trompé en en proclamant la légitimité. Du reste, on lui a prêté comme à beaucoup d'autres des choses qu'il na jamais dites ni pensées. Un jour viendra où la vérité tout entière sera rétablie.

14. Chacun peut en rétablir une partie dès maintenant au fond de sa conscience : tout ce qui est contraire à la charité doit être rejeté radicalement. Voilà les membres qui scandalisent et qu'il faut couper et jeter au feu. L'amour de l'anathème est plus fort pour certains hommes que l'amour de leurs membres les plus utiles, que l'amour de la vie. C'est ce mauvais œil qu'on appelle le *fanatisme* qu'il faut arracher et jeter loin de soi.

15. Heureux les tolérants qui ne se contentent pas de proclamer bien haut la liberté de conscience, mais qui n'y mettent aucun obstacle ouvertement ou en secret. La vérité n'a rien à craindre de la tolérance accordée à l'erreur ; l'erreur a tout à craindre de la tolérance accordée à la vérité. Si donc vous voyez l'intolérance se montrer quelque part à visage découvert, dites-vous bien que là il y a une erreur ambitieuse et dominatrice.

16. Méfiez-vous aussi de la tolérance hypocrite. Ceux qui la pratiquent sont au fond autant et plus intolérants que les autres. Mais contre les attaques et les anathèmes de tous, vous avez le sanctuaire inviolable de la conscience et de la pensée pour refuge. Sur son seuil expire la puissance des intolérants et des hypocrites de tolérance.

17. Augmentez incessamment ce domaine avec l'aide des Envoyés invisibles de Dieu ; enrichissez-vous de ces qualités morales qu'on ne peut plus perdre quand une fois on est parvenu à les conquérir. On vous l'a dit avec raison, ce sont elles qui constituent la vraie force des propagateurs de la vérité.

18. Que votre conscience s'agrandisse en s'affermissant, la crainte s'éloi-

gnera de vous, la faiblesse diminuant graduellement, les chutes deviendront plus rares malgré la difficulté croissante du chemin. La tâche vous paraîtra plus facile quoique hérissée de difficultés nouvelles.

19. Ainsi un homme fait soulève avec plus de facilité un poids de cinquante livres qu'un tout petit enfant un poids d'un quart de livre. Si vous ne pouvez ajouter à votre taille corporelle la valeur d'une coudée, vous pouvez élever bien haut votre grandeur morale. Vous pouvez la placer à une telle hauteur que le séjour de la terre ne sera plus nécessaire à votre épuration.

20. Mais soyez assez humbles pour vous dire à vous-mêmes que votre pouvoir personnel est borné et que vous n'en pourriez même tirer rien de bon sans le secours de ceux qui vous sont supérieurs. Il est une ligne à suivre, une seule. Dieu seul a la direction, parce que lui seul est infaillible ; tous les autres suivent, liés les uns aux autres par les attaches fraternelles.

21. Celui qui aurait la prétention de diriger cette marche progressive sortirait par cela même de la ligne tracée. Les liens qui l'unissent à ses Esprits protecteurs ne se rompraient pas, parce qu'ils ne peuvent pas se rompre, mais ils se distendraient au point que la distance morale entre eux et lui deviendrait plus grande de moment en moment.

22. Le vide fait par les hommes ou par les Esprits qui, par ambition ou pour toute autre cause, désertent le poste qui leur avait été confié, est immédiatement rempli par d'autres plus humbles et de meilleure volonté. Les déserteurs n'ont pas reculé, mais ayant cessé de marcher dans la vraie voie, d'autres ont pris leur place et les ont distancés. S'ils ne se hâtent de revenir, leurs Esprits protecteurs se voient dans la nécessité de céder à d'autres la mission de les protéger et de les inspirer.

23. La protection s'adresse encore plus à la fonction qu'à l'être lui-même. L'être, homme ou Esprit, ne vaut que par la manière dont il remplit les devoirs de sa tâche. Dieu est amour et il a pour tous ses enfants la plus grande sollicitude ; mais s'il est amour il est aussi travail, et sa loi porte en ineffaçables caractères : « A chacun selon ses œuvres. »

24. L'avancement du protecteur est en raison de l'avancement du protégé. Celui qui s'attarde ou se dérobe à la tâche à laquelle il s'est voué ne reste pas pour cela sans protecteurs, mais ceux qui le protégeaient se voient forcés de porter ailleurs leurs secours. Il en est de même de ceux qui, sur la terre ou dans l'espace, portent la parole de vérité. Avant de la faire entendre aux gens il faut leur ouvrir les oreilles.

25. A chacun sa tâche : les uns sont chargés de préparer les voies, de faire naître dans les cœurs le désir de connaître les vérités éternelles ; les autres ont pour mission de les répandre à profusion lorsque le moment est venu. Rien ne doit être ni avancé ni retardé. Or, comment l'homme pourra-

t-il connaître le moment précis si les Invisibles plus clairvoyants que lui ne l'avertissent pas ?

26. Ce sont ces avertissements qu'il faut bien se garder de négliger si l'on ne veut pas s'exposer à perdre, momentanément du moins, la place qu'on occupe dans cette action universelle qui appelle le concours de tous. La bonne foi, le dévouement au progrès, l'amour de tous ses frères sont des garants suffisants que le poste qu'on occupe ne sera pas perdu. Joignons-y la sobriété et la modération en toutes choses.

27. Qu'on se demande après cela à quoi servent les médiums. Les médiums sont aux Esprits ce que sont les interprètes aux étrangers qui ne sauraient parler la langue du pays où ils se trouvent. Mais de même qu'il ne faut pas croire à tout Esprit, il ne faut pas donner sa confiance à tout médium.

28. Il faut éprouver les médiums comme Jean vous conseille d'éprouver les Esprits pour savoir *s'ils sont de Dieu*. Il est de faux médiums ainsi que de faux prophètes. C'est à *leurs fruits* que vous les reconnaîtrez. Le nombre des bons médiums est grand, surtout maintenant que le spiritisme se trouve restreint à ses véritables adeptes, mais il ne faut pas se dissimuler que le nombre des faux médiums deviendra considérable.

29. Dans les temps de persécution, presque tous ceux qui matériellement ou moralement en subissent les atteintes sans déserter leurs convictions sont de bonne foi. On peut compter sur leur solidité. Il n'en est pas de même lorsque, les temps de persécution étant passés, le triomphe se montre à l'horizon. Le danger devient plus grand quand le triomphe est complet.

30. Au lendemain de la lutte, chacun veut prendre sa part de la victoire. Le triomphe de la doctrine spirite ne sera pas une de ces révolutions rapides qui changent tout du soir au lendemain. Il se produira, au contraire, petit à petit, comme toutes les choses auxquelles la durée est promise dans le monde.

31. Et cependant, ne vous y trompez pas, lorsque la vérité montera à l'horizon comme le soleil levant, beaucoup se dresseront devant elle pour intercepter ses rayons de leur petite ombre. Pauvres pygmées dont les ombres flottantes apparaîtront un instant comme des fils devant la grande lumière, pour devenir bientôt tout à fait imperceptibles.

32. Mais d'autres apparaîtront aussi, non pour arrêter la lumière, si on les en croit, mais pour la diriger à leur gré. Plus intelligents que les premiers, ils comprennent qu'ils ne peuvent ni l'éteindre ni faire obstacle à ses rayons. Alors ils se proposent de l'accaparer pour eux seuls, d'en dénaturer le caractère, de la changer, s'il se peut, en ténèbres opaques en la mettant sous le boisseau.

33. Aimez-les tous, c'est le seul moyen de les convertir à la vérité et de

vous faire une bonne conscience. Une conscience savante dans les choses est d'un grand prix, une bonne conscience vaut mieux. La science ne donne pas tout de suite la bonté, et cependant la bonté découle de la science. Il a fallu savoir avant d'être bon.

34. Voyez ! la science a une large place dans ce siècle de progrès ; mais elle n'atteindra la perfection à laquelle elle a le droit d'aspirer que lorsqu'elle se sera mise d'accord avec la conscience morale de chacun. Elle sort de son domaine, la folle qu'elle est ! Mais elle ne parcourt pas moins sa route pour le bonheur matériel du monde.

35. Il lui en sera tenu compte. Cependant sa puissance matérielle même sera augmentée au delà de toutes les prévisions actuelles le jour où elle saura prier. La prière n'est pas un acte enfantin ou sénile, comme quelques-uns le pensent, elle est surtout l'acte de l'homme fort et raisonnable dont elle augmente les forces et la raison dans une indicible mesure.

36. La prière est l'association de tous les êtres intelligents, c'est l'union de toutes les pensées fécondes, de toutes les idées individuelles ou collectives, chargées de bonnes semences, comme de beaux épis séparés ou en gerbe. Mais, liez ensemble tous les épis séparés que vous voudrez, vous n'obtiendrez jamais que le total réuni des grains de chacun, tandis qu'en mêlant la prière des uns à la prière des autres, il se produit une force que nul d'entre vous ne peut calculer.

37. Unissez-vous donc. N'ayez qu'un même cœur, qu'une même conscience, qu'une même volonté. Votre contentement alors n'aura plus de bornes, votre joie sera parfaite. Unissez-vous, et tous voudront participer à cette union fraternelle.

38. Le tort du plus grand nombre est de croire à l'impossibilité de l'union entre tous les enfants du Père céleste. Non seulement l'union est possible, mais elle est dans les desseins de Dieu, elle est indispensable pour le progrès.

39. Le progrès véritable sans l'union au moins du plus grand nombre n'est rien qu'une chimère. L'union de tous viendra un jour, mais on ne peut marcher vers elle qu'en augmentant journellement le nombre des adeptes de la vérité.

40. Ils sont rares d'abord ; peu à peu leur nombre s'accroît, vient un moment où ils ne trouvent plus que quelques rares contradicteurs qui, un peu plus tard, se rangent aussi du côté des propagateurs du progrès. Mais ceux-ci ont marché dans l'intervalle, ils se trouvent donc toujours à une certaine distance en avant.

41. Les plus grands ennemis d'une idée sont ceux qui violentent les autres pour la leur faire accepter. La violence et la compression font tout détester, même ce qu'il y a de meilleur au monde. La conscience est un organe

moral, d'une délicatesse extrême, qui se blesse facilement. Elle ne vit que de liberté, la lui ravir c'est l'étouffer; c'est faire une esclave dénuée de tout, de celle qui doit gouverner le monde.

42. Quels organes furent meurtris dans le Fils de l'homme ? sont-ce les organes corporels? Non. Destinés à périr un jour, que leur destruction ait été violente ou naturelle, que leur jeu ait cessé sous les coups des bourreaux ou sous le poids d'années accumulées, peu importe. L'organe blessé en lui, par lequel seul il vivait, pour lequel seul il vivait, grâce auquel il vit et vivra dans l'Éternité, c'est la conscience.

43. On a pu le blesser mais non pas l'anéantir. On a pu le faire souffrir dans ce qu'il avait de plus cher, on peut le crucifier moralement encore en portant atteinte à la conscience humaine. On peut le crucifier en travestissant ses enseignements fraternels en ordres autoritaires, en faisant de *l'agneau de Dieu* un tigre altéré du sang de ses frères, en transformant celui qui fut « doux et humble de cœur » en un dominateur sans entrailles.

44. Prenez garde, vous qui le calomniez, prenez garde ! Dieu, au nom de qui vous avez la prétention de faire accepter vos paroles, vous demandera un compte sévère, mais juste de vos usurpations. Faites un retour sur vous-mêmes si vous ne voulez pas encourir des fatalités désastreuses.

45. Faites appel à vos consciences, demandez conseil aux Invisibles, que des hommes mal intentionnés vous font nier, méconnaître ou calomnier, et Dieu sera avec vous. « Celui qui blesse son prochain me blesse à la prunelle de l'œil. » Celui qui méconnaît les droits de la conscience de ses frères me blesse au plus profond de ma propre conscience.

46. Redressez vos intentions, vous qui tenez à ce que les autres aient de bonnes intentions à votre égard. L'exemple seul est fécond. Les bonnes paroles ont leur prix, mais les bonnes actions valent mieux. Faites-vous une conscience assez vaste pour contenir plusieurs consciences, assez puissante pour avoir sur elles une influence heureuse.

47. La puissance c'est la pureté, le désintéressement, l'amour du devoir. Elle est aussi la charité et l'humilité. Que ceux qui la possèdent ou cherchent à s'en rendre dignes se placent d'espace en espace dans les divers milieux qui constituent l'humanité terrestre, qu'ils se tendent la main à travers les distances qui les séparent matériellement, afin que leur union s'accomplisse.

48. L'intention pure, voilà tout ce qu'on peut demander. La pureté de l'intention répond à tous les besoins, comble toutes les défectuosités, car elle produit toujours des résultats positifs. Le désir que l'on a d'accomplir une tâche est naturellement suivi de tous les actes, qui peuvent y concourir; mais il faut de la perspicacité.

49. La pureté d'intention attire des secours en harmonie avec le degré qu'elle occupe. Dans l'ordre moral, pureté signifie clairvoyance. Donc, plus

on sera pur d'intention, plus on sera clairvoyant parce qu'on attirera à soi des Esprits clairvoyants entre tous.

50. Ce n'est pas à l'aide du bruit et des manifestations tumultueuses qu'on parvient à asseoir la puissance d'une idée. La vérité s'adresse surtout aux âmes capables de la comprendre, et le plus souvent dans ce langage silencieux que le spiritisme nous a révélé. La compression ne lui fait pas peur, elle lui est même nécessaire pour que son éclosion devienne parfaite.

51. Les hommes s'entendent, sans se parler, par le jeu naturel des consciences individuelles, et, à un jour donné, leur volonté se fait comprendre et obéir au grand étonnement du plus grand nombre, tant de ceux qui nient la Providence que de ceux qui voudraient la diriger. Les uns sont surpris de leur triomphe, les autres ne peuvent revenir de leur défaite, et rares encore sont ceux qui dans ces événements voient la main de Dieu.

52. Éclairez vos consciences, vainqueurs et vaincus, et embrassez-vous d'un même amour. Le malheur doit être vaincu, le bien seul doit triompher. Quant à vous, frères ennemis, qui vous débattez encore dans les langes de l'enfance morale, les ténèbres vous séparent, la lumière vous unira.

53. Interrogez vos consciences, vous grandirez moralement si vous savez en écouter la voix et lui obéir. Respectez-vous mutuellement dans vos croyances et même dans vos incroyances. Vous avez tous des infirmités à guérir. Ne vous considérez donc plus les uns les autres comme des coupables, car vous n'êtes pas des juges ; regardez-vous au contraire comme des infirmes qu'il faut plaindre et guérir.

54. Que la charité remplace la haine, que l'amour de vos ennemis, si vous croyez avoir des ennemis, éclaire vos consciences et les échauffe à l'unisson. Soyez tolérants les uns envers les autres, et vous vous aimerez plus que vous ne vous êtes haïs, car vous arriverez à n'avoir qu'une seule conscience.

55. Les hommes qui savent accomplir les préceptes de la loi de fraternité peuvent seuls aspirer à une influence légitime. Si vous aimez le pouvoir, exercez-le de cette manière dans la mesure de vos forces, et vous n'aurez plus de déceptions à craindre. C'est ainsi et non autrement que se réaliseront ces paroles : « Un seul troupeau, un seul pasteur. » Le pasteur c'est la conscience.

(A suivre.)

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN